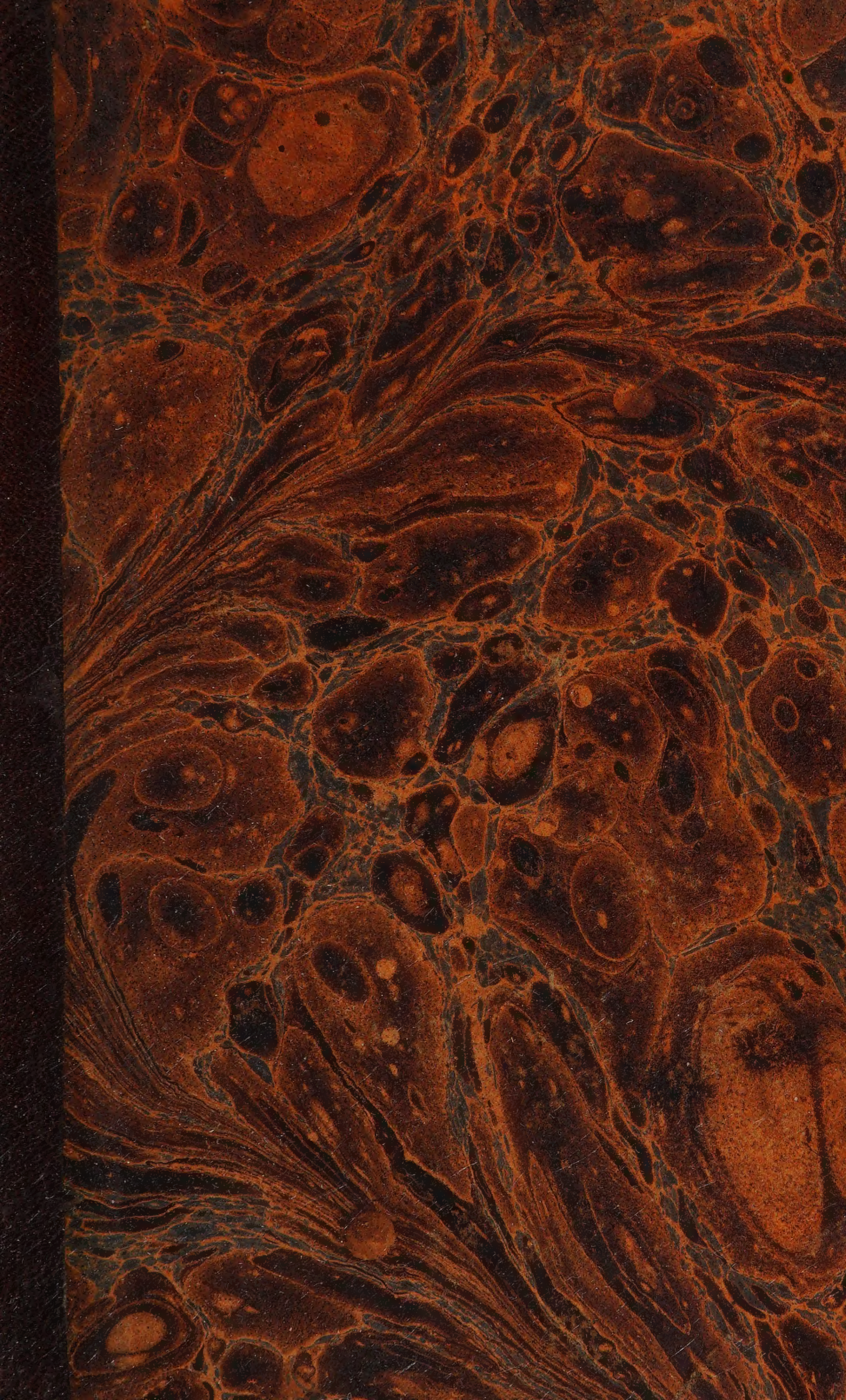


INSTRUCTION
POUR
LES SAGES-FEMMES,
OU
MÉTHODE ASSURÉE

Pour aider les femmes dans les accouchemens naturels & laborieux,

DÉDIÉE

A M. DE LA GALAIZIERE,
Intendant de Lorraine & Barrois.

Par M. DIDELOT, Maître en Chirurgie, Lieutenant de M. le premier Chirurgien de feue S. M. le Roi de Pologne.

Omnia quæ à nobis geruntur, non ad nostram utilitatem & commodum, sed ad patriæ salutem conferre debemus. Cic. in Vatin.

Se trouve à Nancy.

Chez { MESSIN, GERVOIS, PREVOST, LECLERC, } *LIBRAIRES.*

AVEC PERMISSION ET APPROBATION.





A

MONSEIGNEUR,

DE LA GALAISIERE,

Intendant de Lorraine & Barrois, &c. &c.

MONSEIGNEUR,

La protection que vous accordés aux ſciences & aux arts utiles, l'encouragement que vous donnés à l'agriculture, au commerce, aux fabriques & aux autres ſources de proſpérité & d'abondance dans

un état, le zéle éclairé & vraiment patriotique qui vous fait rechercher avec empreſſement, accueillir avec bonté tout ce qui peut tendre au bien de l'humanité & au bonheur des peuples confiés à votre adminiſtration ; tous ces grands & nobles ſentimens que l'on admire en vous, annoncent l'étendue de vos lumieres, la ſublimité de vos vues & la bonté de votre cœur, & autoriſent tout particulier à s'approcher avec confiance de VOTRE EXCELLENCE, *dès qu'il eſt animé du deſir de contribuer au bien général.*

J'ai donc tout lieu d'eſpérer, MONSEIGNEUR, *que vous ne dédaignerés pas l'hommage public que je viens vous faire d'un opuſcule qui a pour but la conſervation des hommes. L'impéritie & l'ignorance des matrones de la campagne, à qui ſeules je prétens donner des leçons, en eſtropiant & faiſant périr journellement nombre de meres & d'enfans, privent la patrie d'une foule de ſujets très-précieux, ſur tout dans*

une province dont les principales richesses consistent dans la multitude, la force & les bras des hommes qui l'habitent. Depuis longtems VOTRE EXCELLENCE *desiroit que quelqu'un, expert dans l'art périlleux des accouchements, traitât cette partie de la chirurgie d'une maniére lumineuse & instructive, à la portée des personnes les plus simples & les plus grossiéres. Je ne me flaterai point, en entrant dans vos vues pleines de sagesse & d'humanité, d'être assez heureux pour les remplir par ce premier essai. J'ose cependant assurer que la méthode que j'indique, étant fondée sur une expérience de plusieurs années, & conforme à la théorie & à la pratique des plus grands maîtres en ce genre, sera avantageuse aux gens de la campagne, si elle leur parvient & leur devient familiére. Mais connoissant les préjugés des sages-femmes de village & leur attachement à une vieille routine quelque meurtriére elle*

ſoit, je déſeſpérerois de leur voir adopter & ſuivre ma méthode, ſi ce livre ne paroiſſoit ſous le nom & les auſpices de VOTRE EXCELLENCE. *La protection dont vous voudrés bien l'honorer, en faiſant ſon plus grand mérite, lui aſſurera quelques ſuccès. Veuille l'Auteur de la nature bénir mes foibles efforts pour la conſervation de quelques unes de ſes créatures, & exaucer les vœux ardents que je lui adreſſe pour la proſpérité & les longs jours d'un des plus grands amis des hommes.*

Je ſuis avec le reſpect le plus profond,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble & très-obéïſſant ſerviteur, DIDELOT.

EXPLICATION

DES TERMES

DE MÉDECINE

Répandus dans cet ouvrage, & qu'il eſt bon que les ſages-femmes conçoivent.

ARRIÉRE-FAIX. L'on donne ce nom au placenta, parce que cette partie eſt comme un fardeau qui reſte après la ſortie de l'enfant; c'eſt cette maſſe de chair ſpongieuſe qui eſt collée dans le fond de la matrice, & qui au moyen d'un grand cordon, va s'attacher au nombril de l'enfant.

ARTÉRE. On entend par artére, un vaiſſeau ou tuiau deſtiné à porter le ſang dans une partie pour lui ſervir de nourriture.

Avorton. On appelle avorton l'enfant qui vient au monde avant le ſixiéme mois, parce qu'il n'a pas encore acquit la perfection, ni les forces néceſſaires pour vivre.

Bas-Ventre. On appelle bas-ventre, toute la partie qui eſt depuis deux travers de doigts au deſſous du nombril ou ombilic, juſqu'au bas du ventre ; toutes les parties génitales font partie du bas-ventre.

Coaguler. Le ſang ſe coagule, s'épaiſſit, il ne peut plus circuler, ce qui arrive quand le cordon ombilical ſort avant la tête de l'enfant. C'eſt preſque la même choſe qui arrive dans ce cas, que le ſang que l'on voit dans une palette après avoir été ſaigné.

Col de la Matrice (le), eſt l'extrémité de la matrice. Conſidérés une bouteille renverſée, le fond eſt la matrice, & le col de la bouteille repréſente

celui de la matrice. Voilà comme l'on peut ſe repréſenter ſa figure.

CONTRACTION, eſt quand une choſe ſe reſſére, on appelle contraction de matrice, quand elle ſe reſſére pour en chaſſer l'enfant.

CONVULSION, eſt une irritation, un frémiſſement de la matrice, c'eſt une roideur, une criſpation qui l'empêchent de ſe contracter convenablement pour la ſortie de l'enfant; cette maladie rend les accouchements très-dangereux.

DIAPHRAGME (le), eſt un double muſcle, c'eſt-à-dire une cloiſon charnue, tendineuſe, épaiſſe, deſtinée à ſéparer la poitrine du ventre, & qui eſt un des organes de la reſpiration; quand une femme eſt en travail, il comprime le fond de la matrice & facilite l'accouchement.

DÉJECTION, on entend par ce mot les humeurs qui ſortent de la matrice,

ſoit qu'elles ſoient teintes de ſang ou non.

ELASTIQUE, eſt quand une choſe a du reſſort; l'élaſticité eſt donc une action par laquelle une fibre allongée ſe remet dans ſon premier état.

ENGORGEMENT, eſt quand il y a des humeurs amaſſées dans une partie & qui ne peuvent en ſortir; par exemple, dans un abcès il y a engorgement, enſuite il ſurvient inflammation, qui ſe termine ou par réſolution, ou par ſuppuration, ou par d'autres voies.

ÉRÉTISME, eſt une irritation dans une partie, ce qui arrive quand les fibres ſont trop tendues; par exemple, une femme qui eſt dans les douleurs de l'enfantement, a déjà les fibres très-tendues, c'eſt-à-dire il y a érétiſme; ſi on lui donne encore du vin, la tenſion devient plus conſidérable, & de-là l'érétiſme augmente, conſéquemment diſpoſe les parties à l'inflammation.

EXTENSION, eſt, quand une choſe eſt capable de s'étendre, comme la matrice, qui n'eſt ordinairement dans une fille que de la groſſeur d'une petite poire, & qui pendant la groſſeſſe s'étend au point de contenir deux & quelque fois trois enfants.

FAUSSE-COUCHE (la), eſt quand une femme met ſon enfant au monde dans les ſix premiers mois de ſa groſſeſſe.

FIBRE (la), n'eſt autre choſe qu'un filet, qui réuni avec un nombre preſque infini d'autres, compoſent un tout.

FRICTION, eſt quand l'on humecte quelques parties avec des graiſſes; par exemple, quand on frotte le vagin avec du bœur frais ou de l'huile pour le relâcher, & par-là le diſpoſer à l'accouchement.

HÉMORRAGIE, eſt une perte de ſang qui arrive, ſoit par le nez, la bouche

ou la matrice ; elle n'arrive à cette derniere partie pendant la groſſeſſe, le plus ſouvent que parce que le placenta ou arriere-faix eſt décolé en tout ou en partie.

IRRITATION, eſt quand l'on échauffe une partie qui l'eſt déjà trop ; par exemple, on donne du vin, du caffé, &c. à une femme pendant le travail de l'enfantement, tems auquel elle eſt déjà trop échauffée ; on irrite conſéquemment toutes les parties de ſon corps ; quand elle eſt accouchée, on la couvre avec des lits de plumes, on craint mal-à-propos qu'elle ne prenne le moindre air, &c. on tombe dans le même accident.

LIGAMENT. On entend par ligaments ronds & larges, des eſpéces de cordes qui ſont deſtinées pour tenir la matrice dans ſa place ; les bonnes-femmes s'imaginent que leur matrice monte, c'eſt une erreur, elle ne peut ſortir de ſa place.

LÉTARGIE, eſt quand une perſonne eſt dans un ſommeil ſi profond & ſi long, qu'on la croit morte, parce que la circulation du ſang & la reſpiration ſont inſenſibles. On a enterré bien des perſonnes dans cet état.

LOCHIES ou VUIDANGES, évacuation de ſang & d'humeurs qui ſortent de la matrice immédiatement après l'accouchement & la ſortie du placenta; cet écoulement dure depuis huit juſqu'à vingt jours, en diminuant inſenſiblement.

MEMBRANE, eſt la réünion de pluſieurs fibres rangées en large comme une eſpéce de toile.

MUSCLE (le), eſt une maſſe de chair déſtinée par la nature à exécuter les différents mouvements du corps.

ORIFICE, eſt l'ouverture qui conduit dans la matrice, il y en a deux, l'un externe & l'autre interne; l'externe, c'eſt-à-dire celui qui eſt en dehors, n'eſt au-

tre chose que l'entrée du vagin ; l'interne, ou celui du dedans, est l'entrée de la matrice.

RECTUM (le), est ce qu'on appelle le gros boyau, qui commence au dessus de l'os *sacrum*, & va jusqu'au fondement.

SPASMODIQUE, mouvements spasmodiques, c'est la même chose que convulsion.

TENSION (la), est une roideur ; l'inflammation qui arrive à la matrice, est une tension, une roideur qui s'augmentent considérablement & qui se terminent par la gangrene, quand l'on donne des remédes chauds aux femmes accouchées.

TIRAILLEMENT, est quand une partie se trouve plus tendue qu'elle ne doit être ; par exemple, les femmes grosses souffrent des douleurs aux reins & aux cuisses, parce que les ligaments de la matrice se trouvent tiraillés pendant le tems de la grossesse.

TRANSPIRATION (la), eſt la ſueur qui ſort du corps.

VAGIN, eſt le conduit qui s'étend depuis la vulve juſqu'à l'orifice interne de la matrice, il a ordinairement quatre à cinq travers de doigts de longueur, de façon qu'on peut toucher le fond avec le doigt du milieu.

VAISSEAUX (les), ſont des tuyaux deſtinés à porter le ſang du cœur dans toutes les parties du corps, & enſuite de le reporter au cœur; c'eſt ainſi que ſe fait la circulation.

VISCÉRE, eſt une principale partie du corps deſtinée à quelques fonctions propres ou principales, comme le foie pour filtrer la bile; le cerveau, les eſprits animaux; la matrice pour conſerver l'enfant pendant neuf mois.

VUIDANGES, *voyez* LOCHIES, c'eſt la même choſe.

PREFACE.

JE n'ai pas aſſez de vanité pour m'ériger en auteur en faiſant ce petit ouvrage; je n'ai d'autre deſſein que de parler à des femmes & à quelques chirurgiens établis dans les villages, qui ſont quelque fois appellés pour faire des accouchements.

Je ſai que la matiére que je traite eſt portée au plus haut dégré par de grands maîtres; je les honore, je les reſpecte; c'eſt en ſuivant les leçons des uns, en étudiant les ouvrages des autres, & en pratiquant les accouchements, que j'ai conçu de remédier aux maux infinis dont j'ai été très-ſouvent le triſte ſpectateur.

On ne trouvera pas ici la plume d'un Moriceau, d'un Lamothe, d'un Diventer, d'un Levret, &c. &c. Ces illuſtres & immortels auteurs ont écrit pour des

chirurgiens, & moi j'écris pour des femmes, & des femmes de village.

L'étendue des ouvrages qui ont parus jusqu'aujourd'hui, la difficulté qu'il y auroit de les faire comprendre à des femmes de la campagne, & leur cherté, sont cause qu'elles ne savent peut-être pas s'il en existe, & qu'elles ont toujours été dans la plus grande ignorance; il ne leur faut qu'une lecture aisée à comprendre; c'est ce que j'espére qu'elles trouveront ici.

L'art d'accoucher, réduit à ses principes par le célébre Astruc, est un ouvrage achevé; mais quoique ce grand homme ait paru le faire pour des sages-femmes, il a sans doute supposé qu'elles étoient déjà instruites; d'ailleurs il parle de tous les accouchements contre-nature, objet totalement différent de mon plan, puisqu'il ne consiste qu'à enseigner la méthode de soulager les femmes dans

les occaſions où le retard ſeroit très-préjudiciable, & quand l'on ſe trouve fruſtré du ſecours d'un accoucheur. Toutes les autres eſpèces d'accouchements peuvent ſouffrir du retard & attendre l'arrivée d'une perſonne éclairée.

L'intérêt des enfants nés & à naître, le peu de ſecours qu'ils reçoivent, la mort de quantité qui arrive, encore enfermés dans le ſein de leurs méres, m'ont engagé à faire des efforts pour conſerver ces germes de la ſociété.

Le nombre des femmes qui périſſent par l'abondance des remédes étrangers à leur ſituation, & par la diſette de ceux qui leur ſeroient ſi utiles, m'ont déterminé à les ſauver des mains meurtriéres auxquelles elles ſont malheureuſement confiées, en leur enſeignant une route toute différente de celles qu'elles ont ſuivies juſqu'à préſent.

Dix-huit années d'exercice dans l'art

des accouchements, les cruautés que j'ai vu exercer, la perte d'un nombre considérable d'enfants, arrivée par le défaut de connoiſſances de la part des sages-femmes de la campagne, la mort de tant de méres ſi utiles à leurs familles, occaſionnée par une funeſte pratique, ſont les motifs puiſſants qui m'engagent à réunir mes forces pour conſerver la ſanté des uns, & ſauver les autres de la mort.

Que je ſerois heureux ſi je pouvois réüſſir ! Je ſai que le préjugé en faveur de la mauvaiſe pratique, eſt difficile à détruire ; cependant je me flatte que celles qui liront cet ouvrage, y puiſeront des connoiſſances & une méthode sûre pour accoucher, & qu'elles n'exerceront plus toutes les cruautés qui font tous les jours mourir tant de méres & tant d'enfants.

Les fautes qui ſe commettent dans le tems des accouchements, ſont ſans nom-

bre & trop ſouvent ſans remédes, dit le célébre Tiſſot ; ce médecin qui a rendu de ſi grands ſervices à la ſociété par ſon *Avis au peuple*, fait bien ſentir combien il ſeroit utile d'avoir des ſages-femmes éclairées.

Si l'on veut avoir des hommes, il ne faut pas les tuer avant d'être nés ; or pour éviter les meurtres continuels, il ſeroit avantageux que l'on choisît dans un village une femme prudente & de bonnes mœurs ; qu'enſuite de ſon élection, elle fut obligée de ſe rendre dans la ville la plus voiſine de ſa demeure, pour recevoir les inſtructions de ſon nouvel état d'un chirurgien-accoucheur, qui ſe feroit un plaiſir de lui enſeigner la méthode sûre de délivrer une femme & de conſerver un enfant ; ces inſtructions ſe feroient *gratis*.

Toute une paroiſſe eſt intéreſſée à avoir des ſecours aſſurés, & chaque par-

ticulier contribueroit à fournir l'argent néceſſaire pour la nourriture de cette femme.

Cette conduite auroit un ſuccès favorable, & la police, dont les vûës ſont ſi ſages, pourra peut-être à l'avenir porter des regards attentifs ſur cette partie.

Il eſt intéreſſant pour la ſociété d'avoir des ſages-femmes entendues dans leur profeſſion; l'objet eſt la conſervation des hommes, l'ignorance peut cauſer la mort de la mére & celle de l'enfant.

C'eſt au moyen de ces conſidérations, que l'on ne devroit permettre cet exercice qu'à des femmes dont la prudence fût reconnue.

A Paris, une femme ne peut exercer les accouchements qu'après avoir ſubi un examen pardevant des chirurgiens, & que M. le procureur du Roi n'ait fait information de ſes vie & mœurs, religion catholique, &c.

En effet, ſi une ſage-femme étoit prudente & inſtruite par un chirurgien-accoucheur, elle n'arracheroit pas le bras à un enfant qui préſente cette partie, elle connoîtroit l'impoſſibilité de le mettre ainſi au monde; pour lors ſentant ſon incapacité à délivrer une femme dont l'enfant eſt dans cette ſituation, elle feroit appeller un chirurgien. Mais ſon ignorance impardonnable lui ſuggére qu'en tirant ce bras de toutes ſes forces, elle délivrera la mére; & après de vains efforts, elle mutile l'enfant, le fait périr, en rendant par cette manœuvre l'accouchement plus laborieux, elle met la mére dans un danger extrême, par les efforts qu'on eſt obligé d'employer pour la délivrer.

Cet ouvrage ſera un guide aſſuré; j'eſpére que celles qui le liront ne feront plus de fautes auſſi groſſiéres, & ſe conduiront avec plus de prudence &

de charité qu'elles n'ont fait juſqu'à préſent.

Le but que je me ſuis propoſé n'étant qu'une inſtruction pour les ſages-femmes, je ne leur parlerai que des objets qui ſont de leur reſſort & qu'elles doivent néceſſairement ſavoir ; ils ſeront renfermés dans ſix chapitres.

Le premier les inſtruira des conſeils qu'elles doivent donner à une femme parvenue au neuviéme mois de ſa groſſeſſe.

Le ſecond enſeignera les ſignes qui caractériſent sûrement un accouchement prochain, & comme elle ſe comportera quand les maux commencent à venir.

Le troiſiéme, la façon d'accoucher une femme quand il n'y a qu'un ſeul enfant dans la matrice, & quand il y en a deux ou trois, & comment il la faut délivrer de l'arriére-faix.

Dans le quatrième, je parlerai de la

méthode de tirer un enfant quand il présente un ou deux pieds ; accouchement que je regarde comme le naturel, à cause de sa facilité.

Des signes de la mort d'un enfant dans la matrice, & des secours qu'il faut donner à un enfant pour le rappeller à la vie, ensuite d'un accouchement laborieux ; tems auquel sa foiblesse fait souvent imaginer qu'il est mort.

Le cinquième fera mention des attentions qu'il faut avoir pendant les accouchements, eû égard aux accidents qui peuvent arriver, qui préjudicieroient à la mere & à l'enfant, & les moïens qu'il faut employer pour y remédier.

Le sixiéme enseignera comment il faut gouverner une femme accouchée, le régime de vie qu'on doit lui faire observer, les remédes qu'il faut lui appliquer sur le ventre & sur ses parties, ensuite d'un accouchement laborieux, & ce

qu'il faut faire quand les vuidanges ſont arrêtées, & qu'elles ont cauſé une inflammation à la matrice.

A la ſuite de ces chapitres on trouvera des obſervations que j'ai faites dans différentes circonſtances, la méthode que j'ai emploïée pour délivrer les femmes, les occaſions où j'ai manqué, afin que l'on ne tombe pas dans les mêmes fautes.

J'ai recueilli, pour perfectionner cet ouvrage, tout ce que les meilleurs auteurs ont écrit ſur cette partie; j'ai retranché le ſuperflu, je veux dire tout ce que les ſages-femmes n'auroient pu comprendre, & qui eſt au de-là des connoiſſances qu'elles doivent avoir.

Les remédes qui y ſont indiqués ſont sûrs, efficaces & aiſés à préparer; on les trouve preſque tous à la campagne & dans preſque toutes les maiſons; on ne riſque rien à les employer, ils ne feront

jamais de mal, & ne peuvent être ſuivis d'aucun accident. En s'en ſervant on ſauvera les femmes; je ſerai bien ſatisfait ſi j'apprens que l'on ſuive la méthode que je propoſe, elle eſt bien différente de celle que l'on ſuit aujourd'hui dans les villages.

La mienne ne tend qu'à une guériſon prompte & aſſurée, & l'autre cauſe ſouvent la mort, ou du moins des maladies de langueur qui conduiſent au tombeau.

Meſſieurs les curés ſont ceux que les payſans conſultent le plus ſouvent dans les maladies, ils leur demandent les remédes qui conviennent; ils n'en ſavent rien, ſur tout pour les femmes accouchées. Si ce livre tombe entre leurs mains, ils conſeilleront ceux que j'indique & défendront ceux qui leur ſont nuiſibles & dont ils font le plus d'uſage: qu'elle joye n'auront-ils pas d'être utiles à ceux dont le ſalut leur eſt con-

fié, & de les ſauver de la mort.

Un gentilhomme eſt dans le même cas, s'il demeure à la campagne, il regarde ſes ſujets comme ſes enfans, quel plaiſir n'aura-t'il pas de leur être ſi néceſſaire? il multipliera les obligations de ces pauvres malheureux.

Puiſſe cet ouvrage être utile à celles à qui je le deſtine, puiſſe-t'il procurer des hommes à l'état, en conſervant ceux que l'auteur de la nature y envoye; puiſſe-t'il ſervir au ſoulagement des femmes de la campagne & adoucir leurs maux; ce ſont les vœux que je fais.



AVANT-PROPOS.

* UN état n'eſt puiſſant qu'autant qu'il eſt peuplé ; c'eſt en proportion, dit le chevalier John Kolls, du nombre de ſes hommes que ſes terres peuvent être cultivées ; que les bras qui manufacturent & ceux qui le défendent ſont plus nombreux, & que les charges péſent moins ſur chacun.

C'eſt donc rendre un ſervice eſſentiel à la ſociété, que de chercher à rompre les obſtacles qui s'oppoſent à la multiplication de l'eſpéce humaine ; ce ſalutaire ouvrage peut ſe faire en deux maniéres, ou en donnant la lumiére à un plus grand nombre d'hommes, ou en conſervant ceux qui l'ont reçue.

* Projet d'établiſſement préſenté à Sa Majeſté le Roi de Pologne, & adreſſé au collége roïal de médecine par A. J. Lottinger, d. m.

Les guerres, l'excessive inégalité dans la distribution des richesses, l'état religieux, les préjugés de la nation, la constitution militaire, la pauvreté, voilà les causes auxquelles on attribue la dépopulation; mais il en est deux qui contribuent autant, & peut-être davantage que toutes celles là; cependant jusqu'ici on n'en a pas fait mention, peut-être même ne les a-t'on pas soupçonnées.

L'une est l'impéritie, ou plutôt l'ignorance affreuse de la plûpart de ceux & de celles qui sont préposés pour assister les femmes dans les travaux de l'enfantement; l'autre est un abus très-commun parmi les nourrices, & qui a tellement pris chez-elles, qu'à peine y font elles attention. C'est donc en réformant les abus des unes, & en remédiant à l'impéritie des autres, que l'on travaillera efficacement à multiplier l'espéce humaine, puisque l'on mettra en usage des

moyens sûrs pour la conſerver.

L'ignorance des matrones eſt telle, ſoit à la ville, ſoit à la campagne, qu'à peine on pourroit ſe l'imaginer. L'art le plus utile au genre humain eſt tombé dans une eſpéce d'avilliſſement & d'opprobre pour la plûpart des perſonnes qui l'exercent, & par un préjugé ridicule que des réflexions ſenſées devroient rendre plus ridicules encore. Qu'il ſoit queſtion dans une ville de faire choix d'une ſage-femme, ſur qui jettera-t'on les yeux? ſur la femme de l'aſſemblée la plus chétive & la plus miſérable, encore refuſera-t'elle: ſi peut-être elle l'accepte, ce ſera vraiſemblablement parce qu'elle ne verra aucun parti à prendre.

Cependant outre les qualités ſuivantes, comme d'être docile, polie, diſcréte, prudente, ſage, forte, ſobre, adroite & intelligente, il faudroit qu'elle eût une connoiſance au moins gé-

nérale des parties ſur leſquelles elle doit opérer ; qu'elle pût, par le ſeul attouchement, connoître ſi l'accouchement ſera naturel, difficile ou contre nature ; quelles ſont les cauſes qui le rendent tel, & les moyens, qui dans les cas différents, doivent être mis en uſage ; mais elle eſt bien éloignée de ſatisfaire à ces connoiſſances.

Une matrice oblique, la diſtinction des fauſſes douleurs d'avec les vraies, opérations familiéres à ceux qui pratiquent avec ſuccès, ſont des choſes inouïes pour le plus grand nombre ; & ſi dans des cas difficiles elles mettent la main à l'œuvre, ce n'eſt toujours que pour augmenter le mal. Leur ſavoir ne conſiſte uniquement qu'à recevoir l'enfant lorſqu'il ſe préſente bien & vient ſans peine ; cruelle alternative !

Les conſéquences qui réſultent pour l'état d'une ignorance auſſi générale, méritent

méritent toute l'attention de ceux qui ſont prépoſés pour veiller au bien public; il ſera aiſé de les mettre dans le plus grand jour.

On ne connoît qu'une ſorte d'accouchement naturel; on comprendra ſans peine qu'il s'en rencontre de difficiles, de laborieux & contre-nature de tems à autre; c'eſt ce qui n'arrive que trop ſouvent.

Pour ne pas paroître exagérer, mettons que ſur cent accouchements, il ne s'en préſente que deux de difficiles.

Dans Paris, il naît année courante vingt mille enfans; cette capitale faiſant la vingtiéme partie du roïaume, comme on le ſuppoſe ordinairement, il doit en naître dans les provinces, proportion gardée, trois cents quatre-vingt mille par chaque année; mais il s'en faut bien que cela ſoit ainſi. Il ſe trouve dans cette grande ville un nombre preſque infini

d'eccléſiaſtiques & de religieux des deux ſexes, de domeſtiques, de gens mariés vivants comme s'ils ne l'étoient pas. Par toutes ces conſidérations, dans les provinces où les célibataires ſont beaucoup moins nombreux, & où les hommes ſont plus robuſtes & plus ſobres, du moins à la campagne, le nombre des enfants doit être incomparablement plus grand; auſſi par les régîtres qui ont été examinés, l'on a trouvé dans l'eſpace de dix années conſécutives, depuis cinquante enfants juſqu'à ſoixante, ſur le nombre de quinze cents habitants; ce nombre d'enfants par chaque année approche bien plus de ſoixante par mille que de cinquante; c'eſt bien plus que trente par mille: cependant tenons-nous en à trente, & rappellons-nous que dans Paris nous n'en trouvons que vingt ſur mille, c'eſt dix ſur mille de différence dans les provinces; auſſi dans celles-ci il

naîtra trente mille enfants par un million d'habitans ; ce ſera pour dix-neuf millions, cinq cents ſoixante-dix mille . . . bornons-nous à cinq cents. Nous avons ſuppoſé un accouchement difficile par cinquante, ce ſera par conſéquent dix mille ſur cinq cent mille. Ce nombre eſt très-certainement bien au deſſous du vrai, cependant on peut aſſurer que par ces dix mille accouchements contre-nature, il périt chaque année au moins trois cents femmes & deux mille enfants que des mains plus habiles auroient ſauvés ; dans l'eſpace de dix ans c'eſt vingt-trois mille ſujets de moins pour l'état ; perte immenſe, mais qui eſt évaluée bien au deſſous de ce qu'elle doit être ; perte très-réelle, mais à laquelle, je ne ſai par quelle fatalité, on n'a juſqu'à préſent rien oppoſé pour en arrêter le progrès.

C'eſt ici où l'autorité du Souverain eſt

néceſſaire pour obliger les ſages-femmes à ſe faire inſtruire, faire exécuter le projet propoſé dans ma préface, & obliger les communautés de la campagne à mettre à profit les avantages qui reviendroient d'un tel arrangement.

J'ai encore donné pour une des cauſes de la dépopulation, un abus qui eſt aſſez ordinaire aux nourrices: ces femmes, par l'appas d'un gain ſordide & par la crainte de perdre une ſomme qui ne peut être que très-modique, quoique dans un état de groſſeſſe bien marquée, continuent d'allaiter les enfants qu'on leur a confiés; cependant les enfants périſſent preſque tous, & ſi celui qui eſt allaité échape à la mort, celui que la nourrice porte dans ſon ſein payera le tribut, ou il traînera une vie languiſſante dans un corps plein d'infirmités, juſqu'à ce que la petite vérole ou quelqu'autre maladie, à laquelle ces ſortes

d'enfants ne réſiſtent pas, aura terminé le cours de ſes triſtes jours.

Par les obſervations qui ont été faites, de dix enfants que l'on met à nourrice, il s'en trouvera au moins deux dans le cas marqué, c'eſt deux cents ſur dix mille; nous avons compté, année courante, cinq cents quatre-vingt dix-neuf mille naiſſances y compris celles de Paris.

Aujourd'hui que l'on a tout-à-fait étouffé la voix de la nature, & que les meres n'ont plus le courage de nourrir leurs propres enfants, on peut croire que de cinq cents quatre-vingt-dix mille enfants, il y en a eu la moitié de confiés à des nourrices étrangéres; cette moitié ſe monte à deux cents quatre-vingt-quinze mille, ſi nous prenons deux ſur dix, nous trouverons cinquante-ſept mille enfants dans le cas; pour dix ans, c'eſt cinq cents ſoixante-dix mille.

Un calcul pouſſé plus loin feroit frémir la nature; entre les cauſes qui détruiſent l'eſpéce humaine, il n'y en a aucune de plus funeſte & de mieux marquée; ce mal eſt d'autant plus grand qu'il paroît ſans remédes. Si on reproche à ces nourrices meurtriéres leur barbarie, elles ſavent bien s'excuſer en alléguant l'ignorance dans laquelle elles étoient de leur état; excuſe frivole, puiſque ſi les ſignes d'une groſſeſſe naiſſante manquent à quelques unes, il en eſt beaucoup qui ne peuvent s'y tromper, & qui en ont des caractériſtiques.

Il faudroit des loix qui limitaſſent le tems pour nourrir les enfants; il faudroit des ordonnances comminatoires, des cenſures eccléſiaſtiques pour ſauver quelques unes de ces triſtes victimes de l'avarice.

Un très-digne évêque, feu M. de Bégon, en fit une pour un ſujet bien moin-

dre ; il avoit appris que plusieurs enfants avoient été étouffés, parce que leurs meres les avoient couchés avec elles ; il fit de cette pernicieuse pratique un cas réservé à lui-même ; & je ne doute pas que l'état ne lui ait obligation d'un grand nombre d'enfants.

Une troisiéme cause de la déstruction de l'espéce humaine, est la petite vérole ; cette funeste maladie tue la septiéme partie de ceux qu'elle attaque ; le mauvais traitement, & sur-tout l'envie de faire suer, de tenir les enfants dans une espéce de fournaise, de leur donner du vin, &c. augmente encore le danger ; on s'imagine faire sortir les boutons, & & conséquemment attirer le venin, c'est une erreur dont les exemples prouvent tous les jours le danger.

Mais ce fatal préjugé est difficile à détruire ; cependant si ceux qui sont auprès des malades étoient capables d'observer,

au-lieu d'employer des remédes chauds, ils ne feroient uſage que de ceux qui ſont rafraîchiſſants; par-là cette maladie ſeroit moins meurtriére, & l'on conſerveroit des milliers d'enfants à l'état.

Il y a un moïen bien plus heureux de traiter cette maladie, c'eſt l'inoculation*; cette découverte ſi précieuſe à l'humanité, & qui eſt pratiquée de tems immémorial dans la Géorgie, la Circaſſie, &c. enſuite en Angleterre, a trouvé en France, & ſur-tout dans cette province, des contradicteurs; ce n'eſt donc que du tems, ſeul deſtructeur des préjugés, que l'on doit eſpérer ſon établiſſement.

Cependant il eſt démontré qu'à Londres, de quatre cents ſoixante-treize enfants qui ont été inoculés, un ſeul eſt mort, tandis que de neuf qui ont la pe-

---

* Voïez le traité de l'inoculation par M. Gandoger de Foigny. Ce célébre médecin a traité cette matiere très-ſavamment.

tite vérole naturelle, il en meurt deux.

L'avantage qui résulteroit de cette opération saute aux yeux ; il n'est pas concevable pourquoi ses ennemis ne se rendent pas à l'évidence ; ils tâchent d'allarmer les consciences de scrupules chimériques & de remplir l'esprit de faux préjugés ; mais cependant l'avantage qui en résulte a déja franchi le pas dans quantité d'endroits, & il faut espérer que bien-tôt elle sera générale.

Portons nos vûes dans l'avenir, dit M. de la Condamine, l'inoculation s'établira-t'elle un jour parmi nous ? je n'en doute point, ne nous dégradons pas jusqu'au point de désespérer du progrès de la raison humaine, elle chemine à pas lents ; l'ignorance, la superstition, le préjugé, le fanatisme lui disputent le terrein ; mais après des siécles de combats, vient enfin la victoire. Le plus grand de tous les obstacles, est cette indolence,

cette inſenſibilité, cette inertie pour tout ce qui ne nous intéreſſe pas actuellement & perſonnellement. *

Mais je m'apperçois que je ſuis trop étendu pour une matiére déja traitée par des grands hommes; d'ailleurs celles pour qui j'écris ne ſont pas en état de la comprendre.

Il me reſte à dire que des mains plus habiles auroient beaucoup mieux fait que moi l'ouvrage que j'ai entrepris, & l'avantage qui en ſeroit résulté auroit été plus parfait, en ce que les ſages-femmes en auroient retiré plus de fruit; mais les ſavants ne l'entreprennent pas, & moi j'ai plus de courage. J'eſpére néanmoins que le Public me ſaura quelque gré de donner une inſtruction aiſée à ſuivre, & qui pourra devenir un moïen de conſerver des hommes.

---

* Diſcours ſur l'inoculation de la petite vérole, par M. Bagard, préſident du collége de médecine.



INSTRUCTION POUR *LES SAGES-FEMMES*, OU MÉTHODE ASSURÉE

Pour aider les femmes dans les accouchements naturels & laborieux.

CHAPITRE I.

Des conseils que les sages-femmes doivent donner à une femme parvenue au neuviéme mois de sa grossesse.

AVANT d'entrer dans le détail de ce chapitre, je dirai qu'il y a trois sortes d'accouchements; savoir, l'accouchement naturel, l'accouchement laborieux ou difficile, & celui qui est contre-nature.

On appelle accouchement naturel, quand l'enfant ſe préſente par le ſommet de la tête, que la face eſt tournée en bas, que le ſommet de la tête répond directement à l'orifice de la matrice, qu'il peut y deſcendre facilement, & quand l'enfant vient au monde vivant ſans le ſecours de l'art.

L'accouchement laborieux ou difficile eſt celui dans lequel l'enfant reſte longtems au paſſage, ſoit à cauſe de la groſſeur de ſa tête, ſoit à cauſe du peu d'ouverture qu'il y a.

L'accouchement contre-nature, eſt celui dans lequel l'enfant préſente toute autre partie que le ſommet de la tête, dans lequel ſes efforts & ceux de la mere ſeroient inutiles, & où la main d'un chirurgien expert eſt abſolument néceſſaire.

Le tems de l'accouchement vient ordinairement au bout de neuf mois, ce ne ſont que des accidents & des cauſes étrangères qui l'avancent ou le retardent.

Il ne faut pas douter que l'accouchement ne ſoit l'ouvrage de la nature; quand l'enfant eſt dans une bonne ſituation, toutes les choſes qui peuvent l'avancer ſont toujours nuiſibles à la

mere & à l'enfant ; cependant on eſt dans la mauvaiſe habitude de conſeiller aux femmes de beaucoup agir quand elles ſont ſur la fin de leur groſſeſſe ; de monter, deſcendre, de ſe fatiguer, afin qu'elles en accouchent plus aiſément ; c'eſt une erreur, elles ſe feroient un tort très-conſidérable.

D'autres s'imaginent qu'en ſe faiſant trainer ſur des charriots, ou en montant un cheval qui va le trot, elles ſeront bien plus heureuſes dans leurs couches que celles qui reſtent oiſives.

Les ſages-femmes ne peuvent trop leur repréſenter combien tous ces exercices violents ſont dangereux ; ils ſont les cauſes de la plûpart des accouchements difficiles & contre-nature ; ils peuvent occaſionner des pertes de ſang toujours à craindre dans la groſſeſſe ; ces agitations & cahotements leur font ſouffrir des violentes douleurs de reins ; qui ſe terminant au bas ventre, ſont des avant-coureurs d'un accouchement.

La ſaignée du bras, & le repos pendant pluſieurs jours, ſont les remédes qu'il faut employer.

L'on eſt fort heureux, quand l'on ne paye pas plus cher de pareilles imprudences ; mais j'a-

vertis que très-ſouvent, il en arrive des accidents très-facheux, quelque fois la mort de la mere ou de l'enfant.

Les femmes doivent regarder l'enfant qu'elles portent dans leur ſein comme un fruit qui pend à un arbre; ſi l'on détache ce fruit avant ſa parfaite maturité, il ne ſera jamais ſi bon & ſe gâtera: il en eſt de même de l'enfant, ſi des violens exercices le font venir au monde avant ſon terme, ſa ſanté ne ſera certainement pas ſi bonne dans les premiers jours de ſa naiſſance, & il aura peine à vivre; c'eſt le ſentiment de tous les accoucheurs; c'eſt ce que l'expérience nous fait toujours remarquer, peut-être dira-t'on qu'il y a des femmes qui vont à cheval, ſur des voitures, qui travaillent fortement du matin au ſoir, qui arrivent à terme & qui accouchent très-heureuſement.

Cela eſt vrai, mais je répondrai à cela, que ſi toutes les femmes qui commettent des imprudences pendant leur groſſeſſe, ſubiſſoient le ſort qu'elles méritent, les trois quarts avorteroient & mourroient elles & leurs enfants. Je ſuis perſuadé que de vingt femmes, il y en a au moins quatre ou cinq qui ſont dans le cas de ſe repen-

tir des fautes qu'elles font; mais ſouvent il eſt trop tard, d'ailleurs les exemples de quelques heureuſes qui échapent à un danger, ne prouvent jamais que le danger n'exiſte pas.

En diſant que les exercices violents ſont cauſes des accouchements difficiles & contre-nature, je n'entends pas que les femmes reſteront à rien faire, je ſai qu'elles ont un ménage, & qu'il eſt néceſſaire, (étant la plûpart ſans domeſtiques), de faire les ouvrages de leur maiſon; mais dans ce travail, elles ſe conduiront avec prudence, & ne feront rien qui puiſſe leur préjudicier. Je ne puis trop le répêter, le dernier mois de la groſſeſſe exige beaucoup plus de repos que les précédents, & il y va ſouvent de la vie de la mere & de celle de l'enfant.

Pluſieurs femmes, de l'avis des matrones, ſe font ſaigner après le ſeptiéme mois, & pas une ne pourroit dire à quoi cette ſaignée eſt néceſſaire, en cela je leur ſuis contraire.

Une femme ne ſe fera pas ſaigner après le ſeptième mois, à moins que quelque maladie particulière ne l'y oblige; ſi par exemple, elle avoit un mal de gorge, une toux violente, une fluxion de poitrine, crachement de ſang, &c.

il n'y auroit pas à héſiter, dans ce cas, la ſaignée lui eſt abſolument néceſſaire, & ſi elle eſt à portée d'un médecin, elle ira lui demander ſon conſeil pour la quantité de ſang qu'elle doit ſe faire tirer; la plûpart regardent la ſaignée comme bagatelle, elle ne doit cependant ſe faire qu'avec beaucoup de circonſpection.

Les purgations leur ſont contraires après le même terme, parceque l'enfant déja grand, ſe trouvant agité par ces remédes qui cauſent très-ſouvent des coliques, remüe quelquefois ſi fortement, qu'il oblige l'orifice de la matrice de s'ouvrir, de ſe dilater pour le laiſſer ſortir avant ſon terme; on ne permettera donc jamais aux femmes dont la groſſeſſe eſt avancée, de prendre aucune purgation quelque douce elle puiſſe être, à moins que ce ne ſoit de l'avis du médecin, qui ſeul peut juger ſi elle eſt utile. Une femme s'imagine quelquefois avoir l'eſtomac embaraſſé parce qu'elle a des envies de vômir, point du tout, c'eſt très-ſouvent, & preſque toujours une autre cauſe qui occaſionne ces envies de vômir; c'eſt donc à un médecin ou à un chirurgien experts qu'elle doit s'adreſſer, pour ſavoir comment elle doit ſe comporter, & ne jamais

mais s'expofer à prendre des remédes par l'avis de la fage-femme.

On confeillera à la femme, fept ou huit jours avant d'accoucher, de fe frotter les parties avec du beurre frais; ce qui rendra le paffage plus facile & plus gliffant ; les jeunes femmes qui n'ont point encore eu d'enfants, fe trouveront bien de cette méthode.

Ces frictions font encore bien plus néceffaires aux femmes avancées en âge & qui font dans la premiére groffeffe, la fubftance de leur matrice eft ordinairement dure & féche, l'orifice ne s'ouvre qu'avec beaucoup de peine, & au moïen du beurre frais dont elles fe ferviront, il pourra fe faire un léger relâchement qui ne contribuera pas peu à adoucir leurs maux, qui feront bien plus violents que dans une jeune perfonne, pour des raifons qu'il eft inutile de rapporter ici.

A l'égard du régime qu'elles doivent obferver, celles qui fe portent bien & qui font robuftes, doivent s'en tenir aux aliments auxquels elles font accoutumées.

Celles qui font délicates ou d'un foible tempérament, tâcheront (fi elles font riches) d'avoir de la viande de boucherie, qu'elles man-

geront rôtie ou bouillie, ces viandes étant de bon ſuc & aiſées à digérer, leur procureront un bon ſang, leur donneront des forces ſuffiſantes pour ſoutenir les douleurs d'un accouchement prochain.

CHAPITRE II.

Les ſignes qui caractériſent sûrement un accouchement prochain ; comment la ſage-femme doit ſe comporter quand les maux commencent à venir.

DAns le chapitre précédent, j'ai fait voir comme on doit conduire une femme arrivée au neuviéme mois de ſa groſſeſſe ; il faut actuellement d'écrire les ſignes qui annoncent un accouchement prochain, & la façon dont une ſage-femme prudente & éclairée doit ſe comporter.

Il ne faut pas ici qu'une ſage-femme ſe trompe comme cela eſt arrivé à pluſieurs, parce qu'il y a deux ſortes de douleurs, ſavoir : celles qui ſont véritables & celles qui ſont fauſſes ; il ſeroit très-dangereux pour la mere & l'enfant qu'-

elle ne sçut pas faire cette distinction.

Quand une jeune femme grosse de son premier enfant sent quelques douleurs de ventre, elle croit qu'elle va accoucher, & aussitôt elle envoye chercher une sage-femme; c'est ici où la prudence doit paroître.

Les fausses douleurs, c'est-à-dire celles qui ne contribuent en rien à l'accouchement, sont occasionées par le tiraillement des ligaments de la matrice, elles sont moins vives que les véritables, fatiguent la mere sans faire de travail, & l'orifice de la matrice s'ouvre peu ou pas du tout.

Ces fausses douleurs ne viennent pas toujours immédiatement de la matrice, mais encore de la contraction spasmodique des intestins & de l'irritation de quelqu'autres parties du bas ventre.

D'autre fois elles ne sont causées que par des vents qui sont répandus dans la capacité du ventre.

Pour remédier à ces douleurs, on mettra la malade dans son lit, on lui chauffera des serviettes qu'on lui appliquera chaudement sur le ventre; si elle ne se trouve pas soulagée, on fera ensorte d'avoir une seringue, & on lui donnera un ou deux lavements, lesquels en faisant sortir

les ordures qui ſont dans les boyaux, diſſiperont les vents.

Il ſuffira de faire ces lavements avec de l'eau tiéde, dans laquelle on fera diſſoudre une cuillerée de miel.

Les ſignes qui annoncent un accouchement naturel & prochain, & qui paroiſſent quelquefois un ou deux jours auparavant, ſont ceux-ci.

La femme rend par la matrice une humeur blanchâtre qui eſt quelquefois teinte de ſang, elle ſent des douleurs autour des reins, ſon ventre tombe, elle urine plus ſouvent qu'à l'ordinaire, elle ne peut marcher ſi aiſément.

Les ſignes qui annoncent que la femme eſt ſûrement dans les maux véritables, ſe connoiſſent par les grandes douleurs qu'elle ſent autour des reins, qui vont juſqu'au milieu du ventre & ſe continuent vers les parties & le fondement; ſon viſage devient rouge, elle ſent des petits tremblements ſur-tout aux cuiſſes, les humeurs qui ſortent de la matrice ſont teintes de ſang, les parties s'enflent, il ſurvient quelquefois un vômiſſement; alors, ſi on introduit le doigt dans le col de la matrice, on le trouve ouvert: quand tous ces ſignes ou la plus grande partie ſe ren-

contrent, on peut être sûr que la femme accouchera bientôt.

Si le passage s'ouvre bien, si la tête de l'enfant n'est pas trop grosse, si les maux se portent bien vers le bas, l'accouchement sera bientôt fini.

Si au contraire la femme est grosse de son premier enfant, si elle est avancée en âge, si la matrice dure & séche ne peut s'ouvrir comme dans une jeune & celles qui ont déjà eu des enfants, si la tête est plus grosse qu'il ne faudroit, si les eaux sont écoulées depuis plusieurs jours, s'il ne sort plus de ces humeurs gluantes qui servent à humecter le passage, la sage-femme se trouvera bien embarassée & ne saura plus quel parti prendre pour se tirer d'un pareil embaras.

On est dans le malheureux usage, quand les choses se rencontrent comme je viens de le dire, de donner du vin, de l'eau-de-vie, de l'eau-de-mélisse, du caffé, de l'eau-d'anis & autres liqueurs spiritueuses, elles sont toutes des véritables poisons qui occasionnent tous les jours des pertes de sang considérables; d'ailleurs des boissons chaudes rendent l'accouchement plus difficile, elles causent des inflammations à la ma-

trice qui n'eſt plus capable de ſe contracter, elles rétréciſſent le paſſage, enfin elles ſont abſolument nuiſibles & ſouvent mortelles.

Cependant la malade eſt altérée, mais au lieu de diminuer cette altération avec de l'eau, on l'augmente conſidérablement en donnant du vin ou une autre liqueur, la fiévre s'irrite dans ces circonſtances, & on réduit cette pauvre miſérable à l'extrémité, on continue encore ces prétendus ſpécifiques, dans le deſſein de donner des forces, mais la nature écraſée par le poids de tant de poiſons, ſuccombe, & la malade meurt avec ſon enfant.

Je conſeille le contraire de ce que l'on fait tous les jours dans les villages, & je ſuis convaincu par ma propre expérience, celle de tous les médecins, & celle de tous les chirurgiens, qu'en ſuivant exactement tout ce que je vais dire, on ſauvera une femme ſans autre ſecours.

Dès qu'une ſage-femme s'appercevra que l'enfant eſt bien tourné, mais que le travail eſt douloureux, que le paſſage ne s'ouvre que très-peu ou point du tout, ou pour parler avec elle, qu'il n'y a point de place, elle ſe gardera bien d'engager ſa malade à faire des efforts pour

pouſſer en bas, ils ſont très-inutiles, ils affoibliſſent, & au lieu d'avancer la beſogne, ils la retardent.

Elle ne lui donnera ni vin, ni eau-de-vie, ni eau-d'anis, ni caffé, toutes ces liqueurs, comme je l'ai dit ci-devant, ſont des poiſons dans ces circonſtances, mais elle la fera ſaigner au bras, ſi elle eſt à portée d'avoir ce ſecours; cette ſaignée dans ce moment fait un très-grand bien, elle empêche l'inflammation ſi aiſée à naître, elle calme les douleurs ſi grandes chez ces malades, elle relâche les parties qui ſont le plus ſouvent très-enflées.

Elle ne lui donnera aucune viande, ſon eſtomac & ſa ſituation ne peuvent la digérer; elle feroit encore une nouvelle maladie dont elle ſe paſſera bien, en ayant déjà aſſez d'autres.

Sa nourriture ſera de la ſoupe toutes les trois ou quatre heures, & ſa boiſſon de l'eau panée, dont elle boira tant qu'elle voudra.

On lui donnera un lavement chaque trois ou quatre heures; ces lavements ſeront faits avec de l'eau tiéde à laquelle on ajoutera de l'huile, ou avec de la graine de lin que l'on fera bouillir dans de l'eau, juſqu'à ce qu'elle ſoit gluante; ſi

c'eſt pendant l'été, on pourra prendre de la mauve que l'on connoit ſous le nom de fromageon, on la fera bouillir dans de l'eau, on y ajoutera de l'huile.

Entre l'intervalle de chaque lavement, on mettra la femme ſur une groſſe terrine remplie d'eau tiéde, elle en recevra la vapeur, on trempera des linges pliés en quatre doubles dans de l'eau tiéde, & on les appliquera ſur le ventre; ou, ce qui vaut mieux, on fera bouillir de la graine de lin dans du lait, & quand il ſera gluant, ce qui arrive après environ un demi-quart d'heure de cuiſſon, on le paſſera à travers un linge, on y trempera une flanelle aſſez grande pour embraſſer tout le ventre, & après l'avoir bien exprimée, on l'appliquera.

En ſuivant cette pratique, la ſage-femme ne fait que du bien; il arrive très-ſouvent que des accouchements déſeſpérés ſe terminent très-heureuſement, elle a tout le tems d'appeller un chirurgien à ſon ſecours, & ſa conſcience n'a rien à lui reprocher.

Mais en ſuivant ſa méthode, qui eſt celle que l'on employe dans tous les villages, c'eſt-à-dire en faiſant boire du vin & autres choſes ſembla-

bles, il eſt certain, quand bien même on viendroit à bout de délivrer la malade, on ne l'auroit pas moins expoſée à la mort; & j'avertis que de dix femmes qui auroient été traitées auſſi cruellement, il n'en échapera pas cinq de la mort, & que les autres traineront très-longtems avant de pouvoir être rétablies, & peut-être méneront-elles une vie languiſſante pendant le reſte de leurs jours.

Je ne ſaurois trop le dire aux ſages-femmes, la mauvaiſe pratique qu'elles ont, fait tous les jours mourir des meres & des enfants, la choſe eſt aſſez ſérieuſe, je ne puis trop le répéter, afin de leur inſpirer de l'horreur & leur faire rejetter toutes ſortes de liqueurs de quelle nature elle puiſſe être.

Je ſai que les voiſines & les commères qui iront voir la malade, l'engageront à prendre toutes ces boiſſons, elles ont toutes des remédes dont elles diſent s'être ſervies, qu'elles s'en ſont bien trouvées & que peut-être ſans cela elles n'auroient pas été délivrées; la malade auſſi foible d'eſprit que du corps, prend tout ce qu'on lui donne, cependant elle ne s'en trouve pas mieux; ces inſenſées ne s'apperçoivent pas qu'elles con-

tribuent à ſa perte; &, pour parler plus juſte, qu'elles l'empoiſonnent.

Il ne faut rien écouter, il faut tenir ferme contre toutes ces femmes, elles ſont toutes des ignorantes; & ſi malheureuſement la ſage-femme a la foibleſſe de céder aux importunités réïtérées qu'on lui fait, elle ne mérite plus d'exercer ſa profeſſion & devroit être punie.

Quand l'on s'appercevra donc que l'accouchement ſera lent, ou parce que la femme eſt avancée en âge, ou que la tête de l'enfant eſt groſſe, on ſe gardera bien d'engager la malade à faire des efforts & de pouſſer en bas, il faut qu'elle ait patience; qu'elle ne s'imagine pas que les forces ſe perdront & qu'il faut lui donner un peu de vin; point du tout, le vin ôtera les forces, d'ailleurs les femmes n'en manquent jamais, il n'y a que les petits maux & les efforts que l'on fait mal-à-propos qui ſoient capables d'épuiſer; mais quand les gros maux arrivent, la femme trouve des forces ſuffiſantes pour ſeconder le travail; il n'y a que des femmes languiſſantes & dont la ſanté eſt dérangée par quelque maladie particulière, en qui l'on pourroit craindre de la foibleſſe; mais chez une femme robuſ-

te les forces ne manquent jamais, & la foibleſſe n'empêchera jamais un accouchement.

Tout ce que je viens de dire eſt fondé ſur une expérience journalière ; tous les médecins du monde, tous les accoucheurs ſont là-deſſus du même avis, & ſi une ſage-femme veut obſerver, elle connoîtra que les moyens propoſés ſont ſûrs, conduiſent à une bonne fin, & que ceux qu'elle a employés juſqu'alors, ont été la cauſe de la mort de tant de meres ſi utiles à leurs familles, & d'enfants ſi néceſſaires à l'état.

On ſera peut-être étonné de ce que je n'enſeigne pas les remédes que les charlatans employent & indiquent avec emphaſe dans les occaſions ; c'eſt parce que je ſai qu'au lieu d'être utiles, ils ne peuvent qu'être nuiſibles, & qu'il y a toujours du danger à les mettre en uſage ; d'ailleurs il ne faut jamais perpétuer des préjugés chimériques.



CHAPITRE III.

La façon d'accoucher une femme quand il n'y a qu'un ſeul enfant dans la matrice, & quand il y en a deux ou trois ; comme il faut la délivrer de l'arrière-faix.

AVant d'entrer dans le détail de ce chapitre, il convient de donner une deſcription de la matrice.

La matrice eſt un viſcére particulier à la femme, qui eſt placé entre la veſſie & le rectum ou gros boyau contenu dans le baſſin ; c'eſt-à-dire, dans la partie inférieure du bas ventre, lequel eſt deſtiné à renfermer l'enfant pendant le tems de la groſſeſſe.

Il a la figure d'une petite poire, dont la pointe que l'on appelle le col de la matrice, eſt tournée en bas, il eſt un peu plus gros dans les femmes qui ont fait des enfants que dans celles qui n'en ont point eu.

Il eſt creux, mais excepté le tems de la groſſeſſe, ſa cavité pourroit à peine contenir une amande.

Il eſt retenu en place par quatre ligaments, dont deux ſont appellés larges, & deux autres ronds; les larges ſont attachés à ſa partie latérale & ſupérieure, & les ronds aux deux côtés de ſon fond, c'eſt-à-dire au deſſus de ſon col.

Ce viſcére a deux orifices, l'un eſt appellé externe & l'autre interne; l'orifice externe eſt l'entrée du vagin, & l'interne eſt l'entrée du col de la matrice, où il eſt continu & forme une rondeur diviſée par une fente tranſverſale, à laquelle on a donné le nom de muſeau, à cauſe de la reſſemblance qu'il a avec le muſeau d'un chien ou d'une tanche.

Ce viſcére pendant la groſſeſſe acquiert un volume conſidérable, puiſqu'il contient juſqu'à deux ou trois enfants; cependant ſon extenſion étant arrivée au dégré que la nature lui a preſcrit, & ne pouvant aller au-delà, parce que les fibres du col de la matrice étant toutes développées & épuiſées ne peuvent plus fournir, alors elle ſe contracte & ſe reſſére ſur elle même; les muſcles du bas ventre & du diaphragme entrent en contraction & agiſſent comme quand l'on va à la ſelle, les eaux percent; aprés leur ſortie, l'enfant par ſon poids comprime les bords

de la matrice, cette preſſion augmente & accéléré néceſſairement les douleurs, conſéquemment ſa ſortie.

L'accouchement n'eſt donc que la ſortie de l'enfant hors de la matrice; cette opération s'annonce par des douleurs alternatives & par les ſignes que nous avons rapportés dans le chapitre précédent; quand tout eſt bien diſpoſé, les eaux percent dans une forte douleur, la tête de l'enfant s'avance & s'engage, la mere s'anime, elle ſaiſit avec violence tout ce qui ſe préſente à ſa main, elle ſerre les dents, & l'orifice de la matrice, s'ouvrant de plus en plus, elle fait une violente inſpiration, & l'enfant paroit.

Il ſeroit bien à deſirer que les choſes allaſſent comme nous venons de le dire, mais très-ſouvent il faut la main de la ſage-femme; voici la manière dont elle ſe comportera quand elle ſera appellée.

Elle s'informera ſi la femme eſt à terme, ſi les douleurs qu'elle ſent ſe portent vers le bas ventre, ſur les parties & le fondement; ſi cela eſt, elle examinera ſi c'eſt un véritable travail ou non; pour le ſavoir, elle frottera le doigt index de beurre ou d'huile qu'elle introduira dans

le col de la matrice ; ſi elle reconnoît que l'orifice interne ſoit affaiſſé, & ſi elle s'apperçoit au bout de ce même doigt qu'il ſe dilate & s'entrouvre, elle ſera pour lors très-aſſurée que le travail eſt véritable.

Il ſe rencontre des femmes deſquelles on ne peut toucher l'orifice interne avec le doigt, quoiqu'elles ſoient véritablement dans les maux, parce qu'il s'ouvre du côté du fondement ; cette dilatation eſt difficile à remarquer, & quelqu'un pourroit s'y tromper, croyant que la femme n'eſt pas dans les maux véritables, ſi les autres ſignes ne concouroient à faire connoître qu'elle y eſt effectivement ; ce qu'il y a de fâcheux, eſt, que l'accouchement devient plus long & plus laborieux, parce que l'orifice interne ne répond pas directement à l'orifice externe.

La poſition oblique de la matrice, de quelque côté qu'elle ſoit tournée, nuit à l'accouchement, parce que l'enfant ne peut deſcendre directement dans le vagin, il va ſe heurter contre le bord de l'orifice ; ſes efforts & ceux de ſa mere deviennent inutiles ; ce qu'il y a de malheureux, eſt, que cette poſition n'eſt pas rare. On la connoît en ce que la matrice, quand elle eſt obli-

que, eſt fort haute, & qu'on a peine de l'atteindre, parce que ſa pointe ne deſcend pas dans le vagin, comme cela arrive quand elle eſt droite.

Dans ce cas, il faut remettre la matrice dans une ſituation droite; & pour y réüſſir, on éléve les feſſes de la femme & on pouſſe la matrice hors du baſſin, en introduiſant dans le vagin la main graiſſée de beurre, avec laquelle on la repouſſe doucement en haut, & avec l'autre main on comprime légérement ſur le bas-ventre pour la ranger; on attend que la tête de l'enfant ſe préſente au paſſage ou qu'elle y ſoit engagée, après quoi on fait l'accouchement de la maniére ordinaire.

Mais ſi l'on ne peut en venir à bout, & que l'obliquité de la matrice ſoit toujours la même, de façon que l'opération en ſoit très-difficile, il faut néceſſairement retourner l'enfant & l'accoucher par les pieds; quand une fois on a les pieds, on redreſſe la matrice qui eſt de travers, & ſa poſition nuit très-peu.

Quand l'enfant eſt bien tourné, que la pointe de la matrice n'eſt pas de travers, quand les eaux qui ſe forment préſentent une ſurface platte & ronde, on ſent la tête de l'enfant deſcendre peu

à

à-peu, & résister au doigt qui la touche.

Lorsque la douleur est passée, l'on doit faire attention à la dilatation de l'orifice, on y introduit l'extrémité du doigt, on le trouve comme un anneau qui s'élargit, & à mesure que le travail s'avance, il devient mince & délié.

Il n'est pas nécessaire de toucher la femme continuellement, comme font la plûpart des sages-femmes; c'est une mauvaise méthode qui ne peut causer que de la douleur & meurtrir ses parties; il est aisé de comprendre que dans cette occasion, il n'y a que les douleurs & les efforts de la mere & ceux de l'enfant qui puissent faire de la place.

Si la femme qui est en travail est grasse & sanguine, il sera à propos de la faire saigner, sa respiration en sera plus libre, elle aura plus de force, elle chassera ses douleurs plus fortement vers le bas; la saignée est alors sans danger, & souvent prévient des accidents fâcheux, comme perte de sang, fiévre après l'accouchement, &c.

On aura soin que la femme soit libre dans ses habits, qu'il n'y ait dans la chambre où elle doit accoucher que les personnes qui lui plaisent; on lui laissera la liberté de crier tant qu'elle voudra,

en lui recommandant ſeulement de profiter de ſes douleurs & de pouſſer fortement en bas comme ſi elle vouloit aller à la ſelle. Elle ſera couverte d'un drap étendu ſur ſes cuiſſes, ſous lequel on paſſera les mains quand il ſera néceſſaire de lui donner des ſecours.

Si la malade eſt aſſez forte, il ſera bon en attendant l'heure de la faire proméner, ſoutenue ſous les bras par deux perſonnes.

On connoit que le travail pour l'accouchement ſe prépare, lorſque les eaux commencent à pouſſer & à former une eſpéce de veſſie qui reſſemble aſſez à celle d'un porc que l'on à remplie d'eau ou d'air.

Après quelques douleurs, les eaux percent d'elles mêmes, il ne faut jamais ouvrir les membranes qui les contiennent, à moins qu'il n'y ait hémorragie, dans ce cas il feroit dangereux d'abandonner cet effet à la nature; on peut cependant les faire couler, mais c'eſt quand l'enfant ſe préſente juſqu'aux oreilles & qu'elles ne le ſont pas encore, alors elles feroient un obſtacle à ſa ſortie.

Quand les eaux ſont écoulées d'elles mêmes des membranes qui les contenoient, on mettra

la femme ſur un petit lit, ou pour mieux faire dans ſon lit même ; toutes n'accouchent pas de la même manière; quelqu'unes accouchent étant ſur les genoux d'une perſonne forte, d'autres droites, appuyées ſur le bord du lit, mais elles accoucheront bien plus aiſément & plus ſûrement dans leurs lits, crainte qu'il n'arrive quelqu'accident pour les y tranſporter; le lit doit être garni de pluſieurs draps pliés, que l'on changera quand la néceſſité le demandera, crainte que la malade n'en ſoit incommodée. Elle ſera couchée ſur ſon dos, le corps & la tête diſpoſés de façon qu'elle ne ſoit ni couchée, ni ſur ſon ſéant; dans cette ſituation elle reſpirera plus aiſément, ſes cuiſſes ſeront écartées l'une de l'autre, les jambes fléchies, & les pieds tournés vers les feſſes, & aſſurés par quelqu'appui.

Tout étant ainſi préparé, la ſage-femme introduira dans le vagin deux doigts joints enſemble, graiſſés d'huile ou de beurre, ou ſimplement de l'humeur glaireuſe que la femme a rendue, pour tenir les grandes lévres écartées, en dilatant avec douceur l'orifice interne de la matrice, & en écartant peu-à-peu ſes côtés vers le derrière de la tête de l'enfant, ce qu'elle exécu-

tera dans le tems des douleurs & en écartant les doigts l'un de l'autre, afin de préparer ainsi le chemin à l'enfant.

Quand le sommet de la tête paroît, on dit que l'enfant est au passage ; la sage-femme se disposera à le recevoir, car il viendra bientôt ; elle ordonnera à la femme en travail de soutenir ses douleurs & ses efforts, de moins crier, de retenir sa respiration, de pousser en bas & de persévérer dans cet état le plus qu'elle pourra ; & avec le bout de ses doigts, dont les ongles doivent être bien rognés, elle tâchera de repousser doucement la matrice qui forme une espéce de couronne autour de sa tête ; & quand elle sera aux oreilles, ou environ, elle attendra le moment d'une douleur pour la tirer avec les deux mains ; aussi-tôt elle les conduira sous les aisselles, elle tirera l'enfant, non pas directement, mais un peu de travers, de droite & de gauche, afin que la tête étant sortie, les épaules puissent passer sans aucun retard.

S'il se rencontre quelqu'obstacle qui paroisse arrêter la tête, elle appliquera deux doigts de chaque main à côté de la tête jusqu'aux oreilles, contre lesquelles elle les appliquera ; & dans

le moment d'une douleur elle la tirera doucement, en la remuant de côté & d'autre.

Si la tête de l'enfant étoit sortie & qu'il fut arrêté par les épaules, ou parce que l'on n'auroit pas tiré la tête aussi vite qu'on auroit dû le faire pour leur en faire prendre la place, ou parce que l'enfant les a effectivement très-larges, on doit alors le dégager le plutôt possible; dans ce cas, la sage-femme doit avoir beaucoup de prudence & de jugement, elle se servira de ses deux mains qu'elle étendra sur les côtés de la tête de l'enfant, & les appliquera à plat sur les oreilles, pour le tirer en ligne droite; si cela ne suffit pas comme cela arrive très-souvent, on portera une main sur la nuque du col de l'enfant, & l'autre sous le menton, on le tirera sans perdre de tems ni donner de relâche, parce que la matrice se resserre quelquefois avec tant de force, que l'enfant seroit bientôt étranglé & suffoqué au passage, parce qu'il a alors le col serré comme avec un collier.

Si après avoir tiré la tête de la maniere que je viens d'enseigner, les épaules ne sortent pas encore, il faut glisser un ou deux doigts de chaque main sous les aisselles, & on les tirera peu-à-

peu de côté & d'autre; cette dernière méthode réussit toujours, à moins qu'il n'y ait quelqu'obstacle intérieur.

J'ai dit que l'enfant seroit bientôt étranglé & suffoqué au passage, à cause de la contraction subite de l'orifice de la matrice; il y a un moyen pour obvier à cet accident, il consiste à glisser les doigts entre la matrice & le col de l'enfant, & de la tenir ouverte de façon qu'elle ne puisse serrer le col de l'enfant.

Quand on tient la tête par ses côtés, ou que les mains sont sur la nuque ou sous le menton, il ne la faut pas tirer si fortement, crainte de l'arracher, ce qui est quelquefois arrivé; si l'on trouve une forte résistance & que l'on ne s'apperçoive pas que l'enfant avance, il ne faut pas insister, & aussitôt il faut employer l'autre moyen, qui est de couler les doigts sous les aisselles.

Mais les épaules étant dégagées, le reste du corps sortira sans peine; il faudra bien faire attention après la sortie de la tête, si le cordon ombilical n'est pas autour du col de l'enfant; s'il y étoit, il faudroit nécessairement l'ôter, sans quoi il occasionneroit une perte de sang, ou il se casseroit; dans le premier cas la mere seroit en

grand danger, dans le ſecond, on ne pourroit tirer l'arrière-faix qu'avec beaucoup de peine, comme je le dirai ci-après.

J'ai déja dit qu'il ne faut pas ouvrir les membranes qui contiennent les eaux, & qu'il falloit les laiſſer couler d'elles-mêmes, afin que le paſſage ſoit plus gliſſant pour la ſortie de l'enfant; mais que dans le cas d'une perte conſidérable, il étoit plus prudent, & même néceſſaire de les caſſer, plutôt que de laiſſer cét ouvrage à la nature.

Quand les eaux ſont écoulées, la ſage-femme pourra aiſément toucher la partie qui ſe préſente, & reconnoître ſi l'accouchement eſt naturel ou non; c'eſt-à-dire ſi l'enfant eſt tourné ſur ſa tête; ſi elle touche avec l'extrémité du doigt un corps dur, rond & égal, elle aſſurera que tout eſt bien.

Mais au contraire, ſi l'enfant préſente une autre partie, elle ſentira quelque choſe d'inégal, rude, plus ou moins dur ou mol, ſuivant la nature de la partie; alors elle jugera que l'accouchement eſt contre-nature; cet ouvrage n'étant pas de ſon reſſort, & étant au-deſſus des connoiſſances qu'il ſeroit à ſouhaiter qu'elle eût,

elle avertira auſſitôt le mari ou les autres parents; leur expoſera l'état des choſes, & fera appeller un chirurgien; elle n'attendra pas au lendemain, comme font preſque toujours les ſages-femmes de la campagne, le retard dans cette occaſion eſt très-dangereux, comme je le ferai voir dans mes obſervations; mais par malheur pour les pauvres malades, elles tentent les moïens de la délivrer, ſans ſavoir comment elles doivent s'y prendre; elles tourmentent beaucoup la mere, & après deux ou trois jours, elles ne ſont pas plus avancées que le premier.

Ce n'eſt pas tout, on envoye chercher des matrones dans les villages voiſins; on dit, une telle eſt bien adroite; une voiſine vient encore voir la malade, s'aviſe de la toucher quoiqu'elle n'y connoiſſe rien, elle fait l'entendue, elle annonce encore une autre matrone qu'elle dit être bien experte. Le mari allarmé d'une ſi fâcheuſe circonſtance, fait venir toutes celles qu'on lui indique; j'en ai rencontré juſqu'à quatre de différents villages, &, comme on le penſe bien, toutes auſſi ignorantes les unes que les autres.

On doit s'imaginer combien de maux & de

cruautés exercent des mains auſſi meurtrières, qui ne ſont guidées par aucune connoiſſance; eh, où les auroient elles puiſées, ces connoiſſances! je leur demande, ſi après avoir été élues par leur paroiſſe, peut-être depuis peu de tems, & que dès-lors ayant eu le privilège étrange d'exercer une profeſſion dont elles n'avoient aucune teinture, elles peuvent audacieuſement entreprendre des opérations; je leur demande encore qui les a endoctrinées, ſont-ce celles qui les ont précédées? & qui, pour avoir fait le métier pendant trente ou quarante ans, n'en ſont pas moins incapables.

Pourquoi donc la première ſage-femme appellée pour faire l'accouchement, n'envoïe-t'elle pas chercher un chirurgien quand la néceſſité le demande? eſt-ce crainte de paſſer pour ignorante? eſt-ce crainte de perdre une réputation que quelques-unes croyent avoir acquiſe? C'eſt une erreur, en ſuppoſant cette réputation juſtement établie, elles l'augmenteront bien plutôt; elles auront connu & annoncé le danger, preuve qu'elles ont de la ſcience, & le chirurgien appellé ne pourra leur attribuer le mauvais événement de l'accouchement.

Il s'agit ici de la vie de la mere & de celle de l'enfant, & ce qui eſt de la plus grande conſidération, du baptême de l'enfant; en tuant ces innocents, on les fruſtre de la béatitude éternelle; quel crime ne font pas commettre l'ignorance, & peut-être la malice!

Une ſage-femme inſtruite de ce qui concerne ſa profeſſion, qui aura de la charité & de la religion, ne tombera pas dans de pareilles fautes; elle ne voudra pas charger ſa conſcience en commettant un hommicide; ſi-tôt qu'elle connoîtra le danger, c'eſt-à-dire que l'enfant eſt mal tourné, elle dira à la malade de ne plus faire d'efforts, crainte que l'enfant ne deſcende trop bas, & qu'on ne puiſſe le mettre dans une bonne ſituation qu'avec beaucoup de peine; elle fera appeller un chirurgien, qui l'inſtruira & délivrera la mere.

Le premier ſoin que l'on doit donner à un enfant nouveau né, eſt de le placer le long d'une des cuiſſes de la mere, de façon qu'il ne ſoit pas incommodé par le ſang ni par les eaux qui ſortent immédiatement après lui; on lui ôte la muſcoſité qu'il a dans la bouche & qui s'y trouve ordinairement, parce qu'elle gêneroit la reſ-

piration, & même si elle étoit abondante, elle pourroit empêcher la respiration de s'établir ou l'intercepter.

Ensuite on procéde à la ligature du cordon, on en fait deux, l'une du côté de l'enfant, & l'autre du côté de la mere ; on prend trois ou quatre files qu'on cire ensemble, dont la longueur doit être d'un pied, on commence par celle du côté de l'enfant, à deux bons travers de doigts de distance du nombril, ensuite on fait la seconde ligature un travers de doigt au-dessus de la première, & l'on coupe entre deux avec des ciseaux ; après quoi on remet l'enfant entre les mains d'une personne qui l'enveloppe d'une serviette chaude, & on procéde à l'extraction de l'arrière-faix. Mais auparavant d'en venir à cette opération, on examinera s'il n'y a pas encore un autre enfant dans la matrice; car souvent il y en a deux, & quelquefois davantage, ce que l'on connoîtra lorsque les maux continuent, que le ventre reste gros ; mais si en introduisant la main à l'orifice de la matrice, on reconnoit des eaux contenues dans des membranes avec l'enfant, se présenter au passage, alors il faut bien se garder de tirer l'arrière-faix avant que la mere

ne ſoit délivrée de ce ſecond enfant, & d'un troiſième s'il s'y rencontre, parce que les jumeaux n'ont ſouvent qu'un arrière-faix qui leur eſt commun, & autant qu'il y a d'enfants autant de cordons; ſi l'on étoit aſſez imprudent de le tirer, on pourroit faire mourir les enfants qui reſtent, & la mere perdroit beaucoup de ſang, c'eſt pourquoi le premier cordon lié, on l'attachera après une des cuiſſes de la mere, afin qu'il ne gêne pas dans l'opération qui doit ſe faire tout de ſuite; pour ce ſujet, on introduira la main, on déchirera les membranes pour en faire ſortir les eaux, & on recevra l'enfant; ſi c'étoit le pied qui ſe préſentât, il faudroit le tirer de la façon que je le dirai au chapitre ſuivant.

C'eſt alors qu'il faut procéder à l'extraction de l'arrière-faix, il ſuit ordinairement l'enfant & il ſort de lui-même; mais ſouvent il eſt tellement adhérent à la matrice, que l'on eſt obligé de l'aller détacher avec la main.

Les médecins ne ſont pas d'accord ſur la conduite que l'on doit tenir dans le cas où l'arrière-faix eſt adhérent à la matrice; les uns prétendent qu'il vaut mieux le laiſſer que de l'arracher de force, vû que la nature a ſoin de s'en déli-

vrer elle même dans la ſuite, d'autant plus que les efforts que l'on fait pour l'arracher, occaſionnent des douleurs très-aiguës, qui ſont ſuivies d'inflammations.

D'autres diſent au contraire qu'il eſt extrêmement dangereux de le laiſſer dans la matrice, parce que venant à ſe corrompre, il occaſionne une fiévre dont la mort eſt toujours la ſuite.

Sans acquieſcer ni contredire aux ſentimens des médecins que je reſpecte, je dirai que dans tous les accouchemens que j'ai faits, j'ai toujours procédé, après la ſortie de l'enfant & la ligature du cordon, à l'extraction de l'arrière-faix, que je regarde alors dans la matrice comme corps étranger; je ſai qu'il ſe détacheroit, mais ce ſont des nouvelles douleurs qu'il faut que la femme déja aſſez malade, eſſuye de nouveau; il faut que la matrice ſe mette en jeu, & cela ne ſe fait pas ſans maux; ſi j'ouvrois aujourd'hui un abcès à quelqu'un, que je ne fiſſe qu'une ouverture d'un travers de doigt, & que le lendemain ou deux jours après il reſſentît des douleurs pour raiſon de cette ouverture trop petite, ne deſireroit-il pas que j'euſſe fait l'ouverture un peu plus grande, & qu'il fût quitte de ſes maux?

Il en eſt de même de la femme; s'il falloit un, deux ou trois jours après ſon accouchement, procéder à l'extraction de l'arrière-faix qui ſe ſeroit décolé, la crainte que la ſeule introduction des doigts lui cauſeroit, la feroit trembler; ſes parties, peut-être encore enflées, ſur-tout après un accouchement laborieux, ne s'accommoderoient pas de cette manœuvre.

Il eſt vrai qu'il ne ſeroit pas avantageux de délivrer de force une femme auſſitôt après ſon accouchement, c'eſt autant l'ouvrage de la nature que celui par lequel elle fait ſortir l'enfant; il ne faut pas craindre que la matrice ſe reſſerre trop en attendant, elle ne peut ſe refermer tant qu'elle ſe ſent gênée, c'eſt-à-dire tant que l'arrière-faix y eſt; dans ce cas la matrice en ſe contractant, ſe décolle; quand ce décollement eſt fait, la femme reſſent des nouvelles douleurs, qui ne ceſſent que quand il eſt ſorti.

Il y a cependant des occaſions où il faut abſolument délivrer la femme après la ſortie de l'enfant, & même avant de faire la ligature du cordon; c'eſt quand il ſort une grande quantité de ſang ſans caillots, ce qui annonce une perte qui feroit périr la femme ſi on ne la délivroit au plutôt,

A moins que l'arrière-faix ne se trouve si adhérent qu'il y auroit danger d'irriter la matrice, mon avis est de le tirer; voici la méthode avec laquelle il faudra se comporter pour faire cette opération.

La sage-femme ayant pris le cordon, elle l'entortillera autour de deux doigts de la main gauche, & afin de le tenir avec plus de fermeté, elle se servira d'un petit linge fin & sec, sans quoi il pourroit glisser, elle mettra la main droite au dessus de la gauche, dont elle étendra le doigt *index* le long du cordon, jusqu'auprès de la partie, elle le tirera avec douceur & en tout sens, c'est-à-dire de droite & de gauche, de haut & de bas, mais il faut qu'elle ait la précaution de ne pas tirer trop fortement, sur-tout les cordons gros, oedémateux ou pourris, parce qu'il sont sujets à se rompre, d'ailleurs en tirant le cordon trop fortement, on peut causer une perte de sang comme je l'ai vû plusieurs fois.

En 1767, la femme du maître d'école de cette ville accoucha heureusement de deux enfants, la sage-femme voulant procéder à la sortie de l'arrière-faix, s'apperçut qu'il résistoit; nouvelle encore dans sa profession, elle redoubla de force,

espérant avoir plus de succès ; mais en vain, cette extraction trop violente & quelqu'autres moyens qu'elle mit en usage, n'opérerent qu'une perte considérable de sang qui couloit à grands flots ; cette femme seroit certainement morte si je n'eusse été appellé pour la secourir, ce que je fis aussitôt en tirant l'arrière-faix, & la perte cessa.

En 1769 je fus encore appellé pour la même femme dans le même cas que celui dont je viens de parler ; je la délivrai encore des deux arrières-faix, dont la sortie fit cesser une si grande perte de sang qui l'avoit tellement affoiblie, que je craignois qu'elle ne mourût entre mes mains, quoique je n'eusse pas été plus d'une minute pour la délivrer. Aujourd'hui elle jouit d'une très-bonne santé : il y avoit ici une adhérence très-considérable, & je me suis comporté avec succès de la façon dont je parlerai dans un instant.

En tirant violemment l'arrière-faix, on pourroit encore occasionner un accident très-fâcheux, on pourroit tirer le fond de la matrice en bas, & causer ce qu'on appelle un renversement de matrice, c'est le même effet que si l'on tiroit la coëffe d'un chapeau en dehors ; cela seroit de si grande

grande conſéquence, que l'on a vû mourir des femmes dans le moment que cela eſt arrivé.

Pour ſe mettre à l'abri de toutes ces craintes, on le tirera peu-à-peu, non pas directement, mais de côté & d'autre; la femme de ſon côté employera les moyens qu'elle a pour être délivrée; elle ſoufflera dans ſa main, qui ſera fermée, comme elle feroit dans une bouteille pour ſavoir ſi elle eſt caſſée; elle pouſſera en bas comme elle faiſoit dans le tems de l'accouchement; ces mouvemens peuvent détacher & chaſſer l'arrière-faix de la matrice; il y a des ſages-femmes qui font preſſer ſur le ventre de la malade avec la paume de la main, mais cela eſt inutile & même nuiſible.

Si cette premiere tentative ne réuſſit pas, il ſera bon de laiſſer un peu reſſerrer la matrice, parce qu'il eſt ſûr qu'en ſe reſſerrant, elle ſe détachera de l'arrière-faix qui ne peut ſe prêter à ce reſſerrement; mais crainte que l'orifice de la matrice ne ſe reſſerre à proportion & ne ferme toute entrée dans la matrice, on y tiendra la main pour le tenir ouvert; au bout d'environ un quart d'heure on fera une nouvelle tentative, que l'on doit eſpérer avoir plus de ſuccès.

Si l'on ne peut avoir l'arrière-faix par cette

pratique, il ſera néceſſaire d'introduire dans la matrice la main graiſſée de beurre ou d'huile, le cordon lui ſervant de guide, la conduira à l'arrière-faix : elle ſe gardera bien de l'attaquer par ſa circonférence, c'eſt-à-dire par ſes bords, parce qu'elle pourroit ſe tromper en le confondant avec la matrice, mais elle le ſaiſira à l'endroit même où eſt attaché le cordon, elle y enfoncera le doigt *index* qu'elle fléchira tant pour l'ébranler que pour l'arracher.

Mais ſi le cordon étoit caſſé, ou pour l'avoir tiré trop fort, ou parce qu'il eſt pourri, la ſage-femme ſe trouvera alors bien embaraſſée; il ne faut cependant pas qu'elle perde la tête comme cela eſt arrivé à pluſieurs que je connois, & elle ne la perdra pas ſi elle me veut ſuivre dans ce que je vais lui enſeigner.

Elle prendra garde de ſe tromper, comme ont fait quantité de ſages-femmes ignorantes, qui tiroient la matrice, croyant que c'étoit l'arrière-faix.

Si-tôt que l'on aura mis la main dans la matrice, on trouvera l'arrière-faix ou placenta vers ſon fond, que l'on connoîtra par pluſieurs inégalités que font les vaiſſeaux, ce qui le ſera aiſé,

ment diſtinguer de la matrice. S'il n'eſt pas adhérent il ne ſera pas difficile de le tirer ; mais ſi le contraire arrive, c'eſt une opération difficile, dont il eſt cependant important que la ſage-femme ſoit inſtruite ; c'eſt pourquoi la main, comme je l'ai dit, graiſſée de beurre ou d'huile, introduite dans la matrice, elle tâchera de découvrir l'endroit qui eſt le moins collé ; c'eſt-là où elle commencera de travailler, en mettant ſes doigts entre l'arrière-faix & la matrice ; elle le ſéparera de la même façon qu'elle feroit ſi elle enlevoit un morceau de pâte qui feroit ſur une table, après quoi elle l'aménera hors de la matrice.

Mais s'il n'étoit décollé en aucun endroit de la matrice, il faudroit y enfoncer le doigt comme je viens de le dire, parce qu'en voulant le ſéparer différemment, n'étant pas aſſez inſtruite, elle pourroit ſe prendre à la matrice, ce qui feroit très-funeſte, quoiqu'il ſoit aiſé de diſtinguer la matrice de l'arrière-faix, en ce que ce dernier a de gros vaiſſeaux qui ſont à ſon centre, ce qui eſt en quelque façon comme raboteux, tandis que la matrice eſt unie.

Pendant l'année 1751, lorſque je faiſois mon cours d'accouchement à Paris, une demoiſelle

y fut envoyée pour accoucher, ce que je fis; mais quand il fallut la délivrer de l'arrière-faix, j'avois beau tirer le cordon de droite & de gauche, rien ne venoit : à la fin à force de le tirer je le cassai, je vis le moment où j'allois perdre la tête. Cependant réfléchissant un instant sur la façon de faire cette opération, & sur les circonstances où je me trouvois, je me remis à la besogne, & après bien des inquiétudes & des sueurs, j'en vins à bout, & la demoiselle s'est très-bien portée.

Quand l'arrière-faix est entier, l'opération est parfaite; cependant il faut remarquer qu'il ne faut s'opiniâtrer à vouloir arracher le tout, s'il s'y rencontre beaucoup de difficultés ; il y a quelquefois des endroits si collés, qu'il seroit dangereux d'en tenter l'extirpation; il vaut beaucoup mieux abandonner ce soin à la nature, qui communément au bout de quelques jours s'en débarasse d'elle-même & sans accident.

En général, il est bon de porter la main dans la matrice après que l'enfant en est sorti; on reconnoît par-là s'il y en a plusieurs, si l'arrière-faix est adhérent ou non à la face interne de la matrice, & on en fait sortir tous les caillots de sang qui pourroient y être.

Les ſages-femmes doivent auſſi ſavoir que les avortons ont un arrière-faix ; il ſeroit avantageux qu'il ne reſtât pas dans la matrice, parce que ſa préſence peut cauſer des dangers ; cela eſt confirmé par des obſervations multipliées de quantité d'accoucheurs que je ne rapporterai pas, parce qu'elles groſſiroient trop ce petit ouvrage ; je me bornerai aux deux ſuivantes.

Dans le mois de janvier 1757, la femme d'un cordonnier de cette ville, âgée de quarante ans, avorta vers le troiſiéme mois de ſa groſſeſſe ; je fus appellé le troiſiéme jour de cet accident, elle avoit des douleurs très-violentes dans le bas-ventre ; je conjecturai auſſitôt que c'étoit l'arrière-faix qui n'étoit pas ſorti qui les cauſoit ; pour le reconnoître, j'introduiſis le doigt *index* dans l'orifice de la matrice, que je trouvai ouvert ſuffiſamment pour pouvoir y en faire entrer l'extrémité ; je crus y ſentir un corps mol que je jugeai être l'arrière-faix, en conſéquence je fléchis & tournai le doigt de côté & d'autre ; je vins à bout, après quelques moments de cette manœuvre, d'y en faire entrer un ſecond, & avec ces deux doigts je l'amenai qui étoit corrompu & de la plus mauvaiſe odeur. Auſſi-

tôt les douleurs cesserent, la femme a récupéré une santé parfaite, & n'a plus eu d'enfants.

Le 25 mars 1759, je fus appellé pour soulager une femme âgée de trente-huit ans, qui avoit depuis deux jours une perte de sang ensuite d'une fausse-couche qu'elle avoit eue au terme de deux mois & demi, (à ce qu'elle me dit) je pensai bien qu'elle n'étoit causée que parce que l'arrière-faix n'étoit pas sorti, & après plusieurs questions faites à la malade sur son état, je ne doutai pas que la cause de sa maladie ne fût celle que je m'étois imaginé. Je me mis donc en devoir de lui ôter ce corps étranger : après avoir graissé le doigt *index* de la main droite, je l'introduisis dans le vagin, j'y rencontrai le cordon ombilical qui étoit de la grosseur d'une ficelle, je le saisis aussitôt, il me conduisit à l'arrière-faix qui étoit à l'orifice interne, je le tirai, la perte cessa, la malade a été guerie & n'a plus eu d'enfants.

Malgré ces observations, il ne faut cependant pas aller décoller ces arrières-faix du fond de la matrice, car le reméde seroit peut-être plus facheux que le mal, la nature s'en débarasse ordinairement seule.

Avant de terminer ce chapitre, je parlerai des

fausses couches, que l'on appelle de la sorte, parce que l'enfant qui vient au monde dans les six premiers mois de la grossesse, ne peut vivre, n'ayant pas encore acquis les forces ni la perfection nécessaires.

Les causes les plus ordinaires des fausses couches, sont une disposition particulière de la matrice, sa trop grande sensibilité, sa foiblesse, une maladie inflammatoire, un grand vomissement, un trop grand travail, les sauts, les danses, les chûtes, les coups dans le bas-ventre, les violens purgatifs, la peur, la colère, l'usage des liqueurs fortes, les hémorragies excessives, le trop fréquent usage du mariage, sur-tout dans les derniers mois, les courses à cheval & sur des charriots, les habits trop étroits à dessein de faire paroître la taille, enfin l'enfant lui même quand il est mort.

Une fausse couche est infiniment plus nuisible qu'un accouchement à terme, & les femmes qui en ont fait une, courent grand risque d'en faire une seconde, indépendemment de plusieurs incommodités qu'elles leur attire; je regarde cet accident comme le plus terrible & le plus facheux qui puisse arriver à une femme grosse, tant

parce que la mort de l'enfant eſt certaine, que parce que la mere eſt expoſée à ſubir le même ſort; d'ailleurs elle eſt une des cauſes de la ſtérilité.

Les fauſſes couches ſont plus ou moins dangereuſes, plus une femme eſt avancée dans ſa groſſeſſe, plus il y a à craindre.

Les malheureuſes filles qui ſe font avorter, crainte de faire éclorre le fruit de leur foibleſſe ou de leur libertinage, en ſont très-ſouvent les victimes, & meurent avec ces germes infortunés qu'elles ont étouffés dans leur ſein.

Une ſage-femme qui a quelque connoiſſance qu'une fille enceinte cherche les moyens de ſe faire avorter, & qu'elle prend des drogues à ce ſujet, doit auſſitôt en informer ſon paſteur.

J'avertis les jeunes chirurgiens établis dans les villages, de ſe défier de celles, qui ſous prétexte de la ſuppreſſion de leurs régles, demandent à être ſaignées du pied; ils ne doivent jamais le faire, encore bien moins leur donner des drogues, ſans l'ordonnance d'un médecin.

Il y a quelques années qu'une femme veuve agée d'environ 36 ans, vint me conſulter. Elle me dit que depuis environ trois mois, elle n'a-

voit plus ſes régles, & qu'elle me prioit de me rendre chez elle pour la ſaigner au pied, & lui donner les remédes convenables pour la rétablir. Après pluſieurs réponſes vagues & timides aux queſtions que je lui fis ſur ſa ſituation, je lui tirai l'aveu d'une groſſeſſe qu'elle avoit deſſein de détruire, ſous prétexte que l'enfant n'étoit pas encore animé, & qu'il n'y auroit point de mal. Ce terrible langage qui venoit de l'ignorance ou de la malice de cette veuve, me fit prendre pluſieurs moyens pour éloigner le crime qu'elle méditoit, & j'y réuſſis en lui faiſant connoître que ſon enfant étoit animé dès les premiers jours de la conception, & qu'elle l'expoſoit au danger de perdre ſon ame, au cas qu'elle continueroit le fatal projet qu'elle avoit de ſe faire avorter; d'ailleurs qu'elle ſe mettoit elle-même dans le cas de perdre la vie dans ſon avortement, & que la juſtice, les yeux toujours ouverts ſur de pareilles circonſtances, découvriroit tôt ou tard un ſi grand crime, & qu'étant découvert, elle ne pourroit éviter une mort honteuſe & diffamatoire.

Je lui conſeillai d'en parler à ſon curé, ce qu'elle fit, & au moyen des précautions que

prit ce zélé pasteur, elle est accouchée à son terme.

Dans les premiers mois de mon établissement dans cette ville, j'allai faire une visite à un curé du voisinage, qui me pria de voir une fille malade depuis plusieurs mois, qui ne pouvoit se guérir malgré les remédes qu'elle prenoit depuis longtems, & que sa maladie étoit un squirrhe qu'elle avoit au foye.

Arrivé à la maison, je trouvai la malade dans son lit, après avoir touché son ventre, le squirrhe me parut être une grossesse; mais avant de porter mon jugement, je me déterminai à la considérer, & après un examen, je remarquai que cette fille étoit grosse d'environ sept à huit mois; je lui annonçai son état qu'elle savoit aussi bien que moi, & qu'elle eut cependant l'impudence de nier malgré les certitudes que je lui en donnois. Je retournai chez le curé qui s'intéressoit beaucoup au rétablissement de cette fille, à qui je confiai de quelle nature étoit le squirrhe. Une heure après la fille vint le trouver, avoua sa situation. Quelques jours après elle fut mariée avec l'auteur de sa grossesse; elle est accouchée un mois après son mariage.

Je n'ai rapporté ces deux obſervations (que je pourrois accompagner de beaucoup d'autres qui me ſont arrivées, ſi je n'avois peur de groſſir cet ouvrage) que pour faire connoître qu'il ne faut pas ajouter foi aux filles, & que les ſages-femmes & les chirurgiens ne leur doivent jamais donner de drogues, ſous prétexte que leurs régles ſont ſupprimées, ſans l'ordonnance d'un médecin.

Je reviens aux ſignes qui annoncent une fauſſe-couche ; la femme ſent des douleurs dans les reins & dans le bas-ventre, accompagnées d'une difficulté d'uriner, elle a des friſſons par tout le corps, ſes mamelles deviennent flaſques, ſon ventre s'affaiſſe, elle a des foibleſſes, elle rend par le vagin du ſang ou des humeurs ſanguinolentes, & l'orifice de la matrice eſt dilaté.

Si c'eſt un coup, une chûte, un exercice trop violent qui occaſionnent quelques-uns de ces ſignes, on pourra encore eſpérer ; mais s'ils proviennent de la foibleſſe de la matrice, de ſa trop grande ſenſibilité, on eſpérera moins. Cependant dans l'un & l'autre cas, on fera ſaigner la malade au bras, on lui fera garder le lit pendant pluſieurs jours, on l'empêchera de

parler, son régime de vie sera très-sobre, on lui défendra le vin, les liqueurs, le caffé, &c.

Une femme grosse de six mois tomba d'un grenier à foin dans la grange, où elle resta évanouie pendant quelque tems, elle fut portée dans son lit, je fus appellé, je la trouvai avec de grandes douleurs dans le bas-ventre; l'orifice de la matrice étoit ouvert, je crus qu'elle accoucheroit, tout concouroit à le faire croire; cependant je la saignai, elle garda le lit pendant huit ou dix jours, elle observa le régime, elle fut parfaitement guérie & accoucha à son terme très-heureusement.

Cinq ou six jours après je fus appellé pour une autre qui avoit fait la même chûte que la précédente, & qui étoit dans les mêmes accidents; elle fut également saignée, se tint au lit, fut aussi bien soignée qu'on peut l'être à la campagne, néanmoins elle avorta le sixiéme jour d'un enfant mort, & eut peine d'éviter le même sort.

Quant aux secours que l'on doit donner aux femmes dans les fausses couches, ils sont les mêmes que dans l'accouchement naturel, & le traitement doit être le même que celles qui sont

accouchées, & dont je parlerai dans le chapitre sixiéme, en observant que l'on doit en avoir autant de soin que de celles qui ont eu des accouchements très-laborieux & très-critiques.

Avant de sortir de cet objet, il est à propos d'instruire les sages-femmes de la conduite qu'elles doivent tenir dans les avortements. Quand ils arrivent dans les deux premiers mois de la grossesse, il y a peu de douleurs & peu d'hémorragie, parce que l'arrière-faix se sépare très-facilement de la matrice, y étant peu collé, & que le germe étant encore petit, glisse & s'échape aisément.

Mais les avortements qui arrivent au terme de cinq, six ou sept mois, sont très à craindre; il y a toujours une perte de sang considérable, plus ou moins cependant, selon que l'arrière-faix est plus ou moins détaché, & pour la faire cesser, il n'y a qu'un seul moyen, qui est de hâter la sortie de l'avorton.

Ces opérations sont plus douloureuses que les accouchements naturels, parce que la séparation de l'arrière-faix s'est faite par une cause violente & avec effort, & que son arrachement subit déchire toujours des appendices veineuses de la matrice.

Elles deviennent plus difficiles, parce que l'orifice de la matrice n'a pas été ramolli comme dans l'accouchement naturel, & que l'avorton n'aide pas à sa sortie comme l'enfant parvenu au terme de neuf mois ; souvent l'arrière-faix s'arrête au passage par lequel l'enfant plus petit a passé sans peine, parce qu'il se trouve dans les avortements plus gros que dans les accouchements naturels.

Si la matrice est assez ouverte pour y introduire quelques doigts, on s'en servira pour pincer les membranes, & donner issue aux eaux, si l'enfant présente la tête, on fera l'accouchement de cette manière, à moins que cela ne soit trop lent, au quel cas on sera obligé d'aller chercher les pieds pour ensuite tirer l'enfant.

Si le volume de l'arrière-faix l'empêche de passer, il faudra l'accrocher par le centre, on y trouvera de la prise à cause des grosses veines qui y sont, & si l'on ne peut en venir à bout, on le déchirera par pièces.



CHAPITRE IV.

Méthode de tirer un enfant quand il présente un ou deux pieds ; des signes de la mort d'un enfant dans la matrice, & des secours qu'il faut donner à un enfant pour le rappeller à la vie ensuite d'un accouchement laborieux, tems auquel sa foiblesse fait souvent imaginer mal-à-propos qu'il est mort.

IL faut qu'une sage-femme soit instruite de la manière que l'on doit tirer un enfant, quand il présente un ou deux pieds; cela lui est d'autant plus nécessaire, que très-souvent dans les accouchements où il y a deux enfants, l'on trouve presque toujours les pieds de l'un ou de l'autre, de même que dans ceux qui arrivent au terme de sept à huit mois.

Quand une sage-femme s'apperçoit que les douleurs sont légéres, qu'elles sont très-éloignées l'une de l'autre, & qu'ayant mis le doigt

dans le col de la matrice, elle ne ſent aucune partie de l'enfant, ou qu'elle en ſent une qui n'eſt pas ronde, dure & égale, quand les eaux ne forment pas une ſurface platte, mais au contraire une poche allongée, & quand les eaux étant écoulées, elle remarque un vuide qui permet à celles qui reſtent de s'échapper inſenſiblement, ce que ne fait pas la tête, parce qu'elle ferme exactement l'orifice, elle peut être sûre que l'accouchement eſt contre nature, pour lors elle appellera un chirurgien ſans aucun délai.

Cependant s'il ſe préſentoit un ou deux pieds au paſſage, elle pourroit tenter l'opération, les accoucheurs modernes regardent cet accouchement comme naturel, parce qu'il ſe termine auſſi aiſément que celui dans lequel la tête s'offre la première, il peut s'y rencontrer quelques vices qui exigeront une manœuvre de la part de la ſage-femme, c'eſt ce que nous expliquerons dans un moment.

Lorſque l'enfant préſente les pieds, la premiére choſe qu'il faut faire, eſt de lui donner le baptême, après quoi on obſervera l'orifice interne de la matrice s'il ſe trouve mol, délié &

& dilatable, on pourra travailler comme je vais le dire; mais au contraire s'il eſt épais, ce qu'une ſage-femme un peu éclairée ſentira à l'extrémité du doigt très-facilement, elle ne ſe preſſera pas d'accoucher la femme, ne pouvant le faire avec ſuccès, que quand l'ouverture peut ſe faire aiſément, ce qui n'arrive que lorſque, comme je viens de le dire, l'orifice eſt mince & délié.

Quand la ſage-femme connoîtra que l'enfant ſe préſente dans cette ſituation, & que la matrice ſera aſſez ouverte pour y mettre la main, elle l'y introduira; mais au cas qu'elle ne la ſoit pas aſſez, & que l'orifice ſoit d'ailleurs bien diſpoſé, elle le frottera d'huile ou de beurre, & y conduiſant ſes doigts joints enſemble, elle les écartera peu-à-peu, juſqu'à ce qu'il ſoit aſſez dilaté pour y faire entrer la main; elle tirera dehors le pied qui ſe préſentera, & examinera ſi c'eſt le gauche ou le droit, ce qui lui indiquera où peut être l'autre, qu'elle ira chercher.

De très-habiles accoucheurs ſe contentent d'un pied pour faire l'accouchement; cette méthode procure des avantages à la malade, en

lui évitant les douleurs que lui cauſe la recherche du ſecond pied quand il ne ſe rencontre pas à l'orifice de la matrice ; c'eſt pourquoi l'on ſe contentera de tirer celui que l'on a, & l'accouchement réüſſira ; ce qui vaut beaucoup mieux que d'aller conduire ſa main ſouvent dans le fond de la matrice pour y aller chercher l'autre pied. *

Si les talons ſe trouvent tournés en deſſus, c'eſt-à-dire du côté du ventre de la mere, & que les doigts des pieds ſoient du côté du fondement, il n'y a rien à faire, tout étant bien ; mais au contraire ſi la pointe du pied eſt en deſſus, c'eſt-à-dire tourné du côté du ventre de la mere, il faudra le tourner dans une ſituation différente ; ce qui ſe fera facilement, ſi quand on commence à tirer l'enfant par les pieds, on les incline & on les tourne peu-à-peu ; parvenu aux cuiſſes, la ſage-femme avant de ti-

* Il faut cependant prendre garde que la jambe qui eſt en dedans ne vienne de travers, parce qu'en tirant on pourroit la rompre, ce qui n'arrive pas quand elle vient couchée ſur le ventre de l'enfant ; & pour en être aſſuré, on coule ſes doigts le long de la jambe & de la cuiſſe que l'on tient, pour connoître ſi l'autre vient.

rer davantage, conduira une de ſes mains juſque vers les reins, tandis qu'elle tient les pieds de l'autre, elle tournera le corps du côté où il panche le plus, & le mettra le viſage en deſſous.

Il ſera beaucoup plus à propos que l'enfant n'ait pas tout-à-fait le viſage en deſſous, mais qu'il ſoit ſeulement tourné de façon qu'il regarde le côté du baſſin, par la raiſon que le grand diamêtre de ſa tête, répond dans cette ſituation, au grand diamêtre du baſſin qui eſt beaucoup plus large ſur les côtés que de toute autre façon; conſéquemment l'enfant éprouve plus de facilité pour ſortir. D'ailleurs le petit os appellé coccix qui eſt au bas du croupion, n'eſt obligé de tant rétrograder; enfin, cette méthode a des avantages ſi conſidérables ſur l'autre, qu'il ne faut pas négliger de la ſuivre, en mettant l'enfant de façon que le viſage regarde moins le fondement de la mere que les côtés du baſſin, c'eſt-à-dire du côté de la hanche.

Une attention particulière qu'il faut avoir, eſt de ne pas tirer les deux pieds, en ſuppoſant qu'on les auroit tous les deux, ſans ſavoir auparavant s'ils appartiennent au même enfant; il pourroit arriver qu'il y auroit deux en-

fants dans la matrice, dont l'un préſenteroit le pied gauche & l'autre le droit, & l'on déchireroit plutôt la mere & les deux enfants que de les tirer de cette manière; mais on ne ſe trompera pas ſi l'on conduit la main le long de la jambe & de la cuiſſe juſqu'à l'aine, & qu'on la deſcende enſuite ſur l'autre cuiſſe & de-là ſur la jambe, on ſera aſſuré que les deux pieds appartiennent au même enfant : c'eſt ainſi qu'il faut faire pour aller chercher le ſecond pied, quand il ne s'en préſente qu'un.

La recherche du pied qui manque n'eſt jamais fort difficile; mais pour pouvoir l'aménér commodément, il eſt très-important d'empêcher que celui qu'on tient ne ſoit engagé trop avant dans le paſſage, parce qu'alors il faudroit beaucoup plier la jambe & le pied qu'on veut raméner, & l'on pourroit les caſſer. Le mieux eſt de repouſſer un peu l'enfant dans la matrice, ſi on peut le faire ſans violence, & pour y réuſſir plus facilement, on élevera les feſſes de la malade de façon qu'elles ſoient beaucoup plus hautes que la poitrine, ce qui faiſant deſcendre la matrice dans le ventre, & l'enfant dans ſon fond, donne toute la liberté néceſſaire pour

améner l'autre pied ſans violence. Mais je le répête, on peut ſe diſpenſer de cette beſogne, un pied ſuffit pour faire l'accouchement.

On prendra bien garde que le cordon ombilical ne ſoit pas engagé autour des jambes ou autour du corps de l'enfant, tandis qu'on lui améne le ſecond pied.

Ce n'eſt pas une néceſſité de ſe ſervir d'un ruban pour lier le pied de l'enfant tandis que l'on va chercher l'autre; quand une fois on en a un, l'autre eſt bientôt trouvé; au reſte on peut ſe conduire en cela comme on le jugera à propos; cette méthode ne peut nuire en aucune façon, ſi ce n'eſt que tandis que l'on s'amuſe à mettre ce lien autour du pied, on perd du tems & on retarde l'accouchement qui ne peut jamais être trop tôt fini.

Les deux pieds étant donc trouvés, on les prendra au deſſus des chevilles ou malléoles, on les tiendra l'un près de l'autre pour les tirer également juſqu'à ce que les cuiſſes ſoient ſorties. Comme les mains ont été frottées d'huile ou de beurre, & que d'ailleurs tout le corps de l'enfant eſt gliſſant, à cauſe des humeurs mucilagineuſes dont il eſt couvert, on ſe ſervira

d'un linge fin & ſec, ſans quoi on auroit peine à le tenir fermement. Enſuite prenant l'enfant au deſſus des genoux, on le tirera juſqu'à la poitrine, en obſervant que ſi le viſage étoit du côté du ventre de la mere, de le tourner comme je l'ai dit, parce que ſans cette précaution le menton pourroit s'accrocher à l'os *pubis*, qui forme en deſſus une eſpéce d'arcade.

On débaraſſera les bras de l'enfant l'un après l'autre avec le plus de douceur qu'il ſera poſſible, crainte de les caſſer, en les prenant à la jointure du poignet, plutôt que par tout autre endroit.

Il y a des accoucheurs aujourd'hui qui prétendent qu'il faut laiſſer les bras étendus le long de la tête, que l'accouchement n'en eſt pas plus difficile, & que c'eſt le moyen sûr d'empêcher que la tête ne ſoit arrêtée au paſſage.

Si ce paſſage eſt bien ouvert, il n'y a pas à héſiter; mais au contraire s'il eſt étroit, de façon que l'on craigne déja beaucoup pour la ſortie de la tête, cette méthode ſeroit nuiſible, & dans ce cas il faut dégager les bras.

L'enfant parvenu juſqu'aux épaules, on ſaiſira ce moment pour faire prendre à la tête la

place des épaules ; on dira à la malade de pousser de toutes ses forces, & la sage-femme de son côté secondera les efforts de la mere, en profitant du moment qu'elle pousse fortement en bas, afin d'achever l'accouchement.

Malgré ces précautions, il arrive quelquefois que la grosseur de la tête s'oppose à la sortie & demeure au passage, quoique l'on ait employé toute l'adresse possible pour éviter cet inconvénient ; il ne faut pas s'amuser à tirer l'enfant par les épaules, cela est inutile, & souvent on lui sépareroit plutôt la tête que de réüssir.

Dans ces circonstances, on fera soutenir l'enfant par une femme, au dessous des genoux, tandis que la sage-femme dégagera la tête peu-à-peu ; elle mettra un ou deux de ses doigts d'une main dans la bouche de l'enfant pour dégager le menton, étant souvent le seul obstacle qu'il y ait ; elle passera l'autre main par dessus la nuque du col, & de cette maniére elle tirera l'enfant, en abbaissant le menton, qui, comme je l'ai dit, est souvent la seule cause qui le retient. Il faut bien prendre garde de tirer violemment la machoire, parce qu'on pourroit la disloquer ;

on ne met les doigts dans la bouche de l'enfant que pour dégager & abbaiſſer le menton ; cette opération doit ſe faire le plus diligeamment qu'il eſt poſſible, pour éviter des accidents qui arriveroient à l'enfant.

La tête de l'enfant, quoique l'on ait employé toute l'attention qu'exige ce travail, reſte dans la matrice, il eſt quelquefois ſi corrompu, que, quoique l'on mette en uſage tout ce que l'art demande, l'on n'a pu éviter que la tête ne ſe ſépare du corps; dans ce cas il faut demander le ſecours d'un habile accoucheur, ſi l'on eſt à portée de quelqu'un, parce qu'il faut néceſſairement ſe ſervir d'un crochet. Comme mon intention eſt auſſi d'écrire pour des jeunes chirurgiens établis dans les villages, je vais leur enſeigner la méthode de ſe ſervir du crochet dans cette fâcheuſe occaſion.

On introduit la main dans la matrice, enſuite on y coule un crochet de façon que la pointe ſoit tournée du côté de la paume de la main, on le retourne & on l'enfonce dans la tête dans un endroit ſolide, en obſervant de ne pas retirer la main que quand la tête eſt ſur le point de ſortir, parce que l'on riſqueroit de bleſſer la malade.

Je conſeille encore aux ſages-femmes, quand elles trouveront un enfant qui préſentera une ou les deux mains, les épaules, le dos, la nuque, la gorge, les reins, le ventre, enfin toutes autres parties que les pieds ou la tête, de ne jamais entreprendre l'accouchement, mais auſſitôt de demander du ſecours, parce que la manœuvre devient d'autant plus difficile qu'il y de tems que les eaux ſont écoulées.

Après avoir fait voir la façon d'accoucher une femme quand l'enfant préſente un ou les deux pieds, je vais, pour remplir la tâche que je me ſuis preſcrit dans ce chapitre, paſſer aux ſignes de la mort d'un enfant encore enfermé dans la matrice, & de-là aux ſecours qu'il faut donner à un enfant pour le rappeller à la vie enſuite d'un accouchement laborieux.

Les ſignes de la mort d'un enfant encore enfermé dans le ſein de ſa mere, ſont très-équivoques, & il eſt difficile d'en donner de certains pour ne pas être trompé, ſur-tout quand une femme eſt parvenue au terme de ſa groſſeſſe, & qu'elle s'eſt bien comportée.

Voici ceux qui m'ont paru faire croire que ſi l'enfant n'eſt pas mort, il eſt dans un danger

extrême & qui ſont juger qu'il eſt plutôt mort que vivant.

Si l'enfant ne remue pas depuis longtems, s'il ſort du vagin de la femme des humeurs puantes & cadavereuſes, ſi le ventre ne ſe ſoutient plus & qu'il tombe en bas, s'il y a foibleſſe ou convulſion; ſi ayant mis le doigt dans la bouche de l'enfant, on ne ſent pas remuer ſa langue, ſi la femme a une grande perte de ſang, ſi elle n'eſt pas à terme, ſi ſes mammelles ſont devenues flaſques; enfin ſi le cordon ombilical étant ſorti, eſt froid & flétri, qu'on n'y ſente aucuns battemens des artères, que d'ailleurs l'enfant ne travaille pas pour ſortir, & que la mere s'affoibliſſe, on peut croire, ou du moins ſoupçonner l'enfant mort; il faut une grande partie de ces ſignes pour l'aſſurer, & le jeune chirurgien y fera bien attention avant d'employer des crochets, car il ſeroit bien malheureux de voir un enfant qu'il croyoit mort, être tiré vivant avec des crochets, & auquel il auroit peut-être arraché un bras ou quelqu'autre partie; c'eſt pourquoi pour ne pas être cauſe d'un ſi grand malheur, & ne pas préſenter aux yeux des aſſiſtans un ſi horrible ſpectacle, il fera la

plus férieufe attention aux fignes que je viens de lui tracer, lefquels annoncent prefqu'infailliblement une mort certaine de l'enfant.

Les enfants viennent fouvent au monde, furtout dans les accouchements laborieux & difficils, fans aucun figne de vie, quoiqu'ils ne foient pas véritablement morts, ils font dans le même état où l'on voit des perfonnes dans une l'éthargie & où fe trouvent les noïés que l'on rappelle à la vie, quoique la mort ait été apparente. Suivant le fentiment des grands médecins de nos jours, il eft certain que la vie peut fubftiter fans refpiration & fans circulation apparentes.

La fatigue qu'a effuyé un enfant pèndant le travail d'un accouchement long, difficile & laborieux, fufpend fouvent fes fonctions vitales; on le croit mort, on l'enfevelit auffitôt fans lui donner aucun foin, mais j'avertis que très-fouvent il eft encore vivant, & que fi on lui donnoit les fecours dont il a befoin, qu'il donneroit bientôt des marques que l'on s'eft trompé; il n'y a que la corruption fenfible de la peau qui foit un véritable figne de la mort; c'eft le feul qui ne foit pas équivoque.

Quand on ne remarque ſur ſon corps aucune playe mortelle, qu'il n'eſt point attaqué de pourriture dans les parties néceſſaires à la vie, quand bien même les bras & les jambes ſeroient en corruption, on doit douter s'il eſt mort, & il faut lui donner tous les ſecours néceſſaires pour le rappeller à la vie, ils conſiſtent à lui dônner des forces & à le faire reſpirer.

On le fortifiera en lui baſſinant les tempes & les autres parties du corps avec du vin chaud.

En lui faiſant flairer quelques liqueurs ſpiritueuſes, mais pendant peu de tems ſeulement, parce que les enfants ont les nerfs extrémement ſenſibles, & qu'on pourroit leur cauſer des convulſions.

On ſucera le mammelon de l'enfant; les houpes nerveuſes qui entrent dans ſa ſtructure, rendent cette partie ſuſceptible d'ébranlement, à cauſe de la communication que les nerfs de cette partie ont avec tout le corps.

On lui fera flairer de l'oignon pilé.

L'aſperſion de l'eau froide, comme l'on s'en ſert pour les perſonnes qui ſont tombées en foibleſſe, peut encore être employée.

On mettra ſes poumons en jeu, en lui ſouf-flant dans la bouche de la même façon que l'on ſouffle dans les mains pour les réchauffer, en obſervant de boucher les narines de l'enfant, afin que l'air ne ſorte pas & qu'il puiſſe donner du mouvement aux poumons pour faire naître la reſpiration, & au cœur le jeu qui lui manquent.

On chatouillera le nez & la gorge avec une plume.

On jettera l'arrière-faix dans le feu, & on expoſera l'enfant à la fumée.

On frottera la plante des pieds avec une broſſe.

On lui ſoufflera de la fumée de tabac dans les inteſtins; pour y réuſſir, on prendra le bout d'une pipe que l'on mettra dans le fondement, & on ſoufflera avec force du côté de la tête de la pipe allumée, que l'on enveloppera avec du papier percé de pluſieurs trous.

On frictionnera le corps, & ſur-tout la poitrine, avec des ſerviettes chaudes, tous ces ſecours peuvent ranimer l'enfant; il ne faut pas ſe rebuter s'ils ne font pas auſſitôt l'effet qu'on en eſpére, il faut perſévérer, & l'on a vû très-

ſouvent au bout de deux ou trois heures des enfants que l'on croïoit morts, donner des ſignes de vie, & qui ont vêcu un grand nombre d'années.

Mais un ſecours eſſentiel qu'il ne faut pas oublier, eſt de ſaigner l'enfant; on coupe le cordon ombilical, l'évacuation qui ſe fait, a ſouvent été de la plus grande utilité, parce que l'on donne de la liberté aux vaiſſeaux, qui en deviennent par là plus élaſtiques; l'enfant n'eſt ſouvent ſans apparence de vie, que parce qu'il a été froiſſé pendant le travail de l'accouchement.

Voici le cas où l'on peut employer ce remède; c'eſt quand on s'apperçoit qu'ils ſont bouffis, meurtris & livides; dans le travail des accouchements laborieux, ils ont été expoſés à un engorgement des vaiſſeaux, occaſionné par la compreſſion qu'ils ont ſoufferte; cette compreſſion, ſur-tout quand la tête a été longtems au paſſage, eſt douloureuſe, elle gêne, interrompt & arrête la circulation du ſang dans les vaiſſeaux de la ſuperficie, ce qui trouble l'ordre général de la circulation, & donne lieu à des engorgements dans les viſcères.

CHAPITRE V.

Attentions qu'il faut avoir pendant les accouchements, eu égard aux accidents qui peuvent arriver, qui préjudicieroient à la mere & à l'enfant, & les moyens qu'il faut employer pour y remédier.

IL ne suffit pas à une sage-femme de savoir accoucher, il faut qu'elle sache encore que l'accouchement peut être accompagné d'accidents très-fâcheux, qui sont toujours nuisibles à la mere ou à l'enfant, & quelquefois à tous les deux.

Ces accidents sont la sortie du cordon ombilical, celle de l'arrière-faix, la perte de sang & les convulsions.

Je traiterai de ces objets dans ce chapitre, & je tâcherai d'enseigner les moyens qu'il faut employer pour remédier à chacun de ces accidents, qui sont quelquefois si pressants, que quand l'on se trouve frustré du secours d'un

chirurgien, parce que l'on eſt éloigné d'une ville, que l'enfant ou la mere & peut être tous les deux mourroient, ſi l'on ignoroit la façon avec laquelle l'on doit ſe comporter, il eſt donc très-important de s'y appliquer; parce que ces occaſions ſont d'autant plus funeſtes, qu'elles paroiſſent ſouvent de petite conſéquence.

Une perte de ſang légére n'eſt pas à la vérité de grande conſidération, quand l'accouchement ſe termine promptement, mais s'il eſt lent, la perte de ſang violente, que l'enfant préſente la tête, qu'elle ſoit bien avancée au paſſage, l'état de la mere & de l'enfant ſont très-périlleux.

Quand on touche une femme en travail, avant que les eaux ſoient écoulées, & quand la douleur fait ſortir la membrane qui les contient, comme une eſpéce de poche allongée, (ſigne que l'enfant eſt mal tourné) on ne peut encore rien reconnoître, mais ſi à la fin de cette douleur on remarque dans cette poche quelque choſe de noueux qui préſente quelques petits pelotons, on doit préſumer que le cordon ombilical ſuivra l'écoulement des eaux, avant l'enfant; quand les choſes ſe paſſe de la ſorte,

l'accou-

l'accouchement n'annonce rien que de fâcheux; car si la tête de l'enfant suit immédiatement le cordon & qu'elle remplisse exactement le passage, la mort lui seroit inévitable, à moins que la mere n'accouchât aussitôt que le cordon commence à paroître, il n'y a donc qu'un prompt secours qui puisse le sauver qui est d'accoucher la femme, pour ce sujet on introduira sur le champ la main dans le vagin, que l'on passera dans l'orifice de la matrice, on repoussera l'enfant, & le cordon vers son fond, on prendra les pieds de l'enfant pour les amener au passage.

Mais si l'on n'a pas travaillé, comme je viens de le dire, que le cordon ombilical sorte du vagin & que la tête soit au passage, l'enfant est en danger de perdre la vie, parce que la circulation se trouve arrêtée par la compression qu'elle fait ; le sang se coagule, ou par cette compression, ou par l'action de l'air.

Il arrive cependant quelquefois que l'enfant vit encore plusieurs heures dans cette situation, parce que le cordon n'étant pas exactement comprimé par la tête, le sang y conserve une légère circulation qui entretient sa vie.

Quand une sage-femme sera appellée dans

une pareille circonſtance, elle connoîtra que l'enfant eſt encore vivant, ſi ce cordon eſt chaud, s'il eſt ferme, plein de ſang, & ſur-tout ſi elle ſent le battement des arterres. Dans ce cas elle fera mettre la malade dans ſon lit, elle fera ſans retard rentrer le cordon, crainte qu'il ne ſe refroidiſſe, elle tâchera de le chaſſer derrière la tête de l'enfant; ce cordon étant rentré, elle le contiendra avec le bout des doigts d'une main, en bouchant le chemin par lequel il s'eſt échappé, juſqu'à ce que les douleurs ayent fait avancer la tête ſuffiſamment pour l'empêcher de ſortir, ſi elle ne pouvoit tenir le bout de ſes doigts dans l'endroit néceſſaire pour empêcher que le cordon ne gliſſât de nouveau, elle y ſubſtituera un linge fin & doux, qu'elle poſera entre la tête & la matrice, & l'autre bout de ce linge ſortira en dehors pour le retirer quand elle le croira néceſſaire, & ayant ſaiſi l'occaſion d'un gros mal, elle amènera la tête au paſſage.

Il arrive très-ſouvent, malgré les précautions & toute l'adreſſe poſſibles, que le cordon ſort à chaque douleur de la femme, il n'y a alors qu'un ſeul moyen de ſauver la vie de l'enfant, qu'il perdroit infailliblement: il conſiſte à faire

l'accouchement ſans délai, & ce qui ne peut ſe faire promptement qu'en faiſant rentrer la tête de l'enfant pour le tirer par les pieds de la façon que je l'ai enſeignée dans le chapitre précédent.

Mais ſi la tête ſe trouve enclavée, c'eſt-à-dire ſi fortement engagée au paſſage, qu'on ne puiſſe la faire rentrer ſans une grande violence, il faudroit alors employer un inſtrument qu'on appelle *Tenette angloiſe* ou *Forceps*.

Comme cette eſpéce d'accouchement eſt trop difficile pour une ſage-femme; 1.° Parce qu'elle ne pourroit retourner un enfant qui préſenteroit la tête pour le tirer par les pieds. 2.° Parce qu'elle ne peut & ne doit ſe ſervir d'aucun inſtrument; je l'avertis que toutes les fois qu'elle trouvera le cordon ombilical qui ſortira, de tâcher de le faire rentrer & de le maintenir par deſſus la tête de l'enfant, comme je viens de le dire, & de faire auſſitôt avertir un chirurgien, il n'y a point de tems à perdre, le retard cauſeroit infailliblement la mort de l'enfant, comme je l'ai vû quantité de fois, & comme je le dirai dans mes obſervations.

Si la ſortie du cordon ombilical occaſionne

très-ſouvent la mort de l'enfant, le décolement ou la chûte de l'arrière-faix eſt encore bien plus dangereux; la mort de l'enfant eſt preſque certaine, & la mere eſt dans un grand danger, à cauſe d'une perte de ſang conſidérable qui arrive ordinairement.

Quand une ſage-femme ſera appellée pour une femme qui eſt dans une perte de ſang, il faut qu'elle ſache ſi elle provient du décolement ou de la chûte de l'arrière-faix; ce qu'elle connoîtra en introduiſant ſon doigt graiſſé de beurre frais dans le vagin de la femme, ſi elle rencontre à l'orifice de la matrice, une maſſe de chair molle, épaiſſe, ſans forme régulière, qui ne reſſemble à aucune partie de l'enfant, & qui même empêche de le reconnoître, elle peut être aſſurée que c'eſt l'arrière-faix qui eſt décolé & entiérement détaché du fond de la matrice, & qu'il eſt l'unique cauſe de la perte de ſang.

Les cauſes du décolement de l'arrière-faix, ſont un faux pas, une chûte, une ſecouſſe trop violente que la femme aura faite ſur la fin de ſon terme, le cordon ombilical trop court ou entortillé autour du corps ou de

quelques membres de l'enfant, ou enfin la matrice elle-même, foible, mince, glaireuſe, relâchée, ce qui fait que l'arrière-faix ne tient pas aſſez fortement.

Si l'arriere-faix étoit entiérement deſcendu dans le vagin, ou hors du vagin, il faudroit en faire l'extraction, parce qu'il gêneroit dans l'opération. Il ne faut pas s'amuſer à faire la ligature du cordon avant la ſortie de l'enfant, mais au contraire, procéder ſans retard à l'accouchement, qui devient très-preſſant.

Si l'arrière-faix n'eſt encore qu'à l'orifice interne de la matrice, il ne faut pas en faire l'extraction; mais après avoir introduit la main dans la matrice, on le rangera de côté, pour aller percer les eaux ſi elles ne ſont pas encore écoulées, & de ſuite tirer l'enfant par les pieds.

Il eſt donc aiſé de concevoir que la chûte de l'arrière-faix exige que l'accouchement ſe faſſe très-promptement, ſi l'on veut conſerver la vie de la mere & celle de l'enfant; la perte de ſang qui l'accompagne toujours, oblige la ſage-femme de ne pas différer d'un moment l'accouchement; en conſéquence d'aller cher-

cher les pieds de l'enfant pour les amener au paſſage & le tirer de la matrice. Si l'orifice n'eſt pas aſſez dilaté, on le fera en y introduiſant les doigts, & les écartant l'un de l'autre comme je l'ai dit.

La perte de ſang eſt encore un accident qui arrive pendant le tems de l'accouchement, c'eſt quand l'arrière-faix n'eſt décolé qu'en partie. Si elle n'eſt pas conſidérable, que le ſang ſorte en petite quantité, on peut laiſſer l'accouchement au ſoin de la nature, pourvû que la femme ne ſoit pas affoiblie, & qu'elle ait aſſez de force pour eſpérer qu'elle accouchera bientôt & d'elle-même; dans ce cas on la fera ſaigner du bras, on lui appliquera des compreſſes trempées dans l'oxicrat (qui ſe fait avec partie égale de vinaigre & d'eau), ſur les reins, le ventre, les cuiſſes & le vagin; on la fera coucher ſur la paillaſſe ou ſur un matelat; on n'employera pas de lits de plumes pour mettre ſur elle, ils ſont dangereux dans cette occaſion.

Mais au contraire ſi la perte eſt conſidérable, ſi la femme tombe en foibleſſe, il n'y a pas un moment à perdre: en quel tems de ſa groſſeſſe elle puiſſe être, il faut abſolument

ouvrir les membranes, en faire couler les eaux, chercher les pieds de l'enfant & le tirer dehors, ensuite procéder à l'extraction de l'arrière-faix, qui vient aussitôt, étant presque toujours la cause de cette maladie, parce qu'il est décolé en tout ou en partie.

Une attention particuliére qu'il faut avoir, est, qu'au commencement de la perte de sang, si peu que la matrice soit ouverte, si les eaux ne sont pas écoulées, il faut ouvrir les membranes qui les contiennent, parce que si la perte est causée par la séparation ou le décolement d'une partie de l'arrière-faix, comme cela est ordinairement, il s'ensuit par cette manœuvre qu'il ne se sépare pas davantage, & que la perte diminue de près de moitié; & si on négligeoit de le faire, elle augmenteroit certainement beaucoup, parce que ces membranes sont adhérentes de tout côté à l'arrière-faix, qui se trouveroit alors violemment agité par les douleurs de l'enfantement; il se sépareroit de la matrice de plus en plus, qui ne pourroit se resserrer pour boucher les veines par où le sang se perd, conséquemment la perte augmenteroit, ce qui n'arrivera pas si l'on ne

néglige pas la méthode que je viens de proposer, avec d'autant plus de raison que l'enfant ne fera plus de compression que sur les bords de l'orifice interne de la matrice.

Le quatriéme accident qui peut arriver pendant le tems de l'accouchement, est le mouvement convulsif de la matrice, cette funeste maladie cause la mort à la mere & à l'enfant si on n'y remédie ; pour ce sujet, on la saignera du bras, on lui donnera de tems en tems des lavements, mais le meilleur remède est de l'accoucher ; si l'orifice de la matrice n'est pas assez dilaté, on l'humectera de fomentations émollientes ou d'huile, & l'on se comportera comme dans l'accouchement où il y a perte de sang, laquelle accompagne très-souvent celui où il y a convulsion.

Tous les remèdes que l'on pourroit employer, comme des vômitifs, vin, liqueurs, caffé, &c. deviendroient pernicieux, le sang est déja trop échauffé, l'action de ces boissons le porteroit encore à la tête en plus grande quantité, les fibres nerveuses du cerveau en seroient plus ébranlées, leur tension en seroit plus violente, delà la convulsion pire, & la vie de la mere &

de l'enfant dans un plus grand danger.

Avant de ſortir de ce chapitre, il eſt à propos d'enſeigner aux ſages-femmes comment on connoit les mouvements convulſifs & ce que c'eſt.

C'eſt une criſpation de la matrice dont les ſecouſſes ſont ſi vives, que la main, quand elle eſt dans la matrice, en eſt engourdie, comme ſi elle étoit ſerrée dans un étau; mais qui laiſſe pour l'ordinaire quelques intervalles de relâche.

Elle eſt cauſée par des impreſſions vives que l'enfant fait ſur la matrice, quand il eſt gêné ou malade, ou par la trop grande ſenſibilité de la matrice ; cela arrive ordinairement à des jeunes perſonnes délicates, timides, & à celles qui ſont ſujettes aux vapeurs.

L'enfant engourdi par le frémiſſement du corps de la matrice, comme la main de la ſage-femme qu'elle a introduite dans la matrice, ne peut faire les mouvements néceſſaires pour ſortir, & la matrice elle-même ne peut ſe contracter convenablement, l'accouchement ne peut donc ſe faire, & les ſecouſſes continuelles auxquelles l'enfant eſt expoſé, le font bientôt pé-

rir, ſe trouvant froiſſé de toute part.

Quand ces mouvements convulſifs ſe communiquent au diaphragme, tout le corps en eſt agité, les malades perdent la connoiſſance & le ſentiment, ſouvent la bouche eſt pleine d'écume, comme ſi elles étoient tombées du mal caduc; le ſeul ſecours efficace eſt l'accouchement, par là on fait ceſſer la convulſion de la matrice, ou du moins diminuer aſſez pour ôter la crainte de la mort de la mere, ſur-tout ſi les vuidanges coulent bien.



CHAPITRE VI.

Comment il faut gouverner une femme accouchée, le régime de vie qu'on doit lui faire obſerver, les remédes qu'il faut lui appliquer ſur le ventre & ſur les parties enſuite d'un accouchement laborieux, & ce qu'il faut faire quand les vuidanges ſont arrétées, & qu'elles ont cauſé une inflammation à la matrice.

QUAND une femme eſt accouchée heureuſement & ſans accident, il faut cependant la conſidérer encore comme malade, parce qu'elle n'eſt pas hors de danger; on doit par conſéquent la ſoigner avec beaucoup de prudence, tant pour faciliter l'écoulement des lochies ou vuidanges, que pour prévenir les accidents qui ſurviennent ſouvent après l'accouchement.

Dès qu'une femme eſt accouchée, il faut la tranſporter dans ſon lit, qui doit être baſſiné

& médiocrement chaud, plutôt que de lui permettre de marcher; elle y aura la tête un peu élevée, on fermera l'entrée de ſa matrice avec un linge doux & fin, plié en cinq ou ſix doubles, pour empêcher que l'air froid ne reſſerre les vaiſſeaux d'où doivent s'écouler les vuidanges : on la fera uriner ſi elle en a beſoin.

Si elle eſt accouchée dans ſon lit, on ôtera tous les linges dont on l'avoit garni, & qui ſe trouvent gâtés par le ſang & les humeurs qui ſont ſortis pendant l'accouchement, & on en ſubſtituera des propres; on lui ordonnera de tenir les cuiſſes un peu écartées l'une de l'autre, pour faciliter la ſortie du ſang qui peut être reſté dans ſa matrice, lequel ne tarderoit pas à ſe corrompre s'il y ſéjournoit.

Autrefois on recommandoit aux femmes de ſe tenir ſur leur dos pendant deux ou trois jours; mais l'expérience a fait revenir de cet abus, elle y demeurera ſeulement pendant l'eſpace de deux ou trois heures, afin que la matrice puiſſe ſe remettre plus aiſément dans ſa ſituation naturelle, après lequel tems elle pourra ſe mettre ſur un côté ou ſur l'autre.

Il y a des ſages-femmes qui ſerrent le ven-

tre de l'accouchée avec une bande, dans les vues d'en diminuer la grosseur ; je ne désaprouve pas cette méthode, pourvu qu'on ne le serre pas trop, ce qui seroit un moyen de lui nuire au lieu de lui faire du bien.

On donnera un bouillon à la malade, on la laissera dans son lit tranquillement, afin qu'elle puisse dormir, & par là récupérer les forces qu'elle a perdues pendant le tems de l'accouchement.

Il y en a qui donnent de l'huile d'amendes douces avec le sirop de capillaire, mais je préfére un bouillon, & je le conseille, d'autant plus que l'huile peut causer des envies de vômir, & qu'elle est très-inutile pour éviter les tranchées, comme on se le persuade mal-à-propos.

Quand la matrice se resserre, & quand elle commence à reprendre sa premiére grosseur, les malades souffrent souvent des violentes douleurs dans le ventre & les reins, que l'on appelle des tranchées ; cette maladie est indispensable, elle est occasionnée par la contraction de la matrice qui fait l'écoulement des lochies ; on peut dans ce cas faire quelques fomentations

émollientes ſur le ventre, & donner quelques lavements ; voilà les ſeuls remédes.

On doit être extrêmement attentif ſur le régime juſqu'à ce que l'accouchée ſoit hors de danger, autrement l'accouchement le plus heureux peut avoir les ſuites les plus fâcheuſes.

Les ſages-femmes s'imaginent que pour rétablir les forces d'une femme accouchée, il faut lui donner du vin & des aliments en quantité. Erreur funeſte qui lui cauſe des maladies dangereuſes, & dont elle auroit été exempte ſi l'on eût obſervé un régime convenable.

Quelque bien que ſe porte une femme accouchée, elle ne doit prendre pour toute nourriture, les ſept ou huit premiers jours, que des bouillons de ris, d'orge, ou que l'on fait cuire avec une poule. S'il n'y a point de fiévre, on peut lui donner des bouillons, des œufs frais que l'on fera très-peu cuire, ou du veau que l'on donnera ou bouilli ou rôti. Les gâteaux, les tartes, les pâtés ſont des plus nuiſibles, de même que tous les aliments de cette qualité.

La boiſſon ſera une ptiſanne faite avec le chiendent & la régliſſe, ou avec la méliſſe pré-

parée en forme de thé, ou avec le capillaire, ou l'orge & la régliſſe, qu'elle doit boire chaude, parce que les boiſſons froides retardent l'écoulement des vuidanges: ſi elle a de la répugnance pour l'une ou l'autre de ces ptiſannes, on y ſubſtituera de l'eau pannée.

Celles qui ſont habituées au vin, ou celles qui en veulent abſolument, pourront en boire à leurs repas, après les quatre premiers jours de l'accouchement; je préfére le vin blanc au rouge, on aura ſoin d'y mettre au moins la moitié d'eau.

Quoique je preſcrive ce régime de vie à toutes les femmes nouvellement accouchées, il y en a cependant qui ne le doivent pas ſuivre ſi exactement. Celles qui ſont accoutumées de travailler, & qui ſont d'une conſtitution robuſte, doivent prendre des aliments en plus grande quantité que celles qui ſont d'un tempéramment délicat: ſi on ne leur change pas leur nourriture ordinaire, on doit au moins en diminuer la quantité, ayant égard à l'âge, à l'habitude & à la façon de vivre.

Elle ne doit ſe couvrir dans ſon lit qu'autant qu'il le faut pour entretenir la tranſpira-

tion & ſe garantir du froid ; je ne ſaurois trop recommander la propreté, on peut changer de chemiſes & de draps auſſi ſouvent que l'on voudra.

Si tout va bien, au bout de huit à neuf jours, elle reprendra ſon premier régime, c'eſt-à-dire elle vivra comme elle eſt accoutumée de faire.

Voilà la façon de gouverner une femme enſuite d'un accouchement naturel, c'eſt-à-dire de celui qui n'eſt accompagné d'aucun accident, & où il ne s'eſt rencontré aucune difficulté.

Mais s'il a été laborieux & difficile, que la ſortie de l'enfant ait occaſionné une très-violente extenſion dans les parties, & que la matrice ait ſouffert conſidérablement, alors le régime doit être plus ſévére, & l'on doit employer les moyens capables de prévenir l'inflammation de la matrice, & remédier aux accidents préſents.

L'on fera un cataplaſme avec la graine de lin que l'on fera bouillir avec du lait, juſqu'à ce qu'il ſoit de la conſiſtance d'une bouillie, on l'étendra ſur un linge plié en quatre doubles, & on l'appliquera ſur le vagin, ayant

ôté

ôté auparavant le linge qu'on y avoit mis, & essuyé le sang qui pourroit y être, on le laissera pendant deux ou trois heures, ensuite on le renouvellera. Ce reméde adoucit beaucoup la douleur que les femmes ont à cet endroit.

On appliquera sur le ventre une flanelle trempée dans une décoction de graine de lin avec du lait ou de l'eau, si l'on n'a point de lait; si l'on veut, l'on se servira seulement de compresses pliées en quatre doubles, que l'on trempera dans de l'eau tiéde, & que l'on appliquera sur le ventre.

On fera boire beaucoup de ptisane d'orge avec la régliffe, on donnera des lavements d'eau tiéde, & on recommandera à la malade de ne parler que le moins qu'elle pourra, & de parler bas, de ne prendre aucun soin de sa maison, & on ne lui annoncera aucune nouvelle qui puisse lui faire de la peine.

Ces moyens ont souvent le plus heureux succès, & détournent des maladies prêtes à éclorre; si au lieu de mettre en usage les remédes salutaires que je viens de proposer, & qui sont les seuls dont doivent se servir les sages-femmes, on employoit du vin, du caffé

& autres liqueurs ſpiritueuſes, on causeroit au ſang une raréfaction conſidérable, & de-là on le diſpoſeroit à faire naître une inflammation, qui causeroit, ſi ce n'eſt pas la mort à la malade, au moins un danger extrême.

Je dois encore avertir de réprimer une ptiſane incendiaire que l'on employe pour les accouchées, c'eſt celle que l'on fait avec la canelle, cette écorce qui contient un eſprit volatil huileux, fouëtte le ſang, & le fait circuler avec trop d'impétuoſité; j'ai vû des femmes ſur le point de mourir, en voulant continuer l'uſage de cette ptiſane, par l'avis de leur matrone, & j'aſſure qu'elle eſt très-pernicieuſe, on doit donc la bannir & y ſubſtituer celles que j'indique; d'ailleurs il eſt clair que la ptiſane de canelle, à laquelle on ajoute du ſucre, altére & échauffe la malade, tandis qu'il ne faut que la déſaltérer & la rafraîchir.

La maladie la plus funeſte qui puiſſe arriver à une femme accouchée, eſt la ſuppreſſion totale de ſes lochies ou vuidanges, ſur-tout ſi c'eſt dans le commencement de l'accouchement, tems auquel elles doivent couler en plus grande quantité : le traitement que l'ignorance & l'im-

péritie des ſages-femmes de la campagne, & peut-être celles des villes, font employer dans cette occaſion, eſt ſi contraire à celui qui convient, que je ne puis me diſpenſer de donner une idée générale des cauſes de cette maladie, & des remèdes qui lui ſont propres; en attendant que l'on pourra avoir du ſecours, je le fais d'autant plus volontiers, que très-ſouvent les malades ſont pauvres & très-éloignées d'un Médecin.

Les cauſes de la ſuppreſſion des vuidanges, ſont une grande peur, le chagrin, la colère, un très-grand froid, auquel la malade ſe ſera expoſée, & qui aura reſſerré les vaiſſeaux de la matrice, en y coagulant les humeurs, l'uſage de l'eau trop froide, le vin, le caffé, les liqueurs, la ptiſane de canelle, enfin l'uſage de toutes les boiſſons chaudes & trop incendiaires qui ont portées le feu dans le ſang, & cauſées l'inflammation de la matrice: cette inflammation ſe connoit par des douleurs dans tout le bas-ventre, la tenſion, l'augmentation de la douleur quand on la touche avec la main, ou qu'il eſt comprimé par des couvertures trop péſantes, par une grande fiévre, par le délire, la ſéche-

reſſe de la langue, ſur-tout dans le milieu, qui ſe trouve couverte d'une craſſe limoneuſe qui la rend pâteuſe, que la chaleur & la fiévre épaiſiſſent & qui noircit quelquefois; ſouvent les malades ont peine d'uriner, ou n'urinent que goutte à goutte, & ſouffrent une grande cuiſſon, elles ne peuvent aller à la ſelle, ou ſi elles y vont, les déjections ſont très-douloureuſes, le pouls eſt petit, dur & concentré, il arrive des foibleſſes, les mains, les pieds & le viſage ſont froids, tandis que l'intérieur eſt en feu, le hocquet, les nauſées, le vomiſſement, le tremblement convulſif des tendons, du poignet & quelquefois des mains arrivent; le pouls devient ſi petit qu'on peut à peine le ſentir, il coule une ſueur du viſage & la malade meurt miſérablement.

On juge par ce préliminaire que l'inflammation de la matrice eſt de ſa nature très-dangereuſe & preſque toujours mortelle, cependant le danger qui l'accompagne peut varier ſuivant différentes circonſtances: ſi l'engorgement inflammatoire n'occupe qu'une partie de la matrice, & que les accidents que je viens de rapporter ſoient légers & en petit nombre, on peut

encore eſpérer, mais ſi l'inflammation occupe toute la matrice, ſi la malade ſouffre des violentes douleurs qui la jettent dans des agitations continuelles, ſur-tout ſi l'inſomnie, le délire ou l'aſſoupiſſement ſe trouvent joints, qu'il y ait des défaillances fréquentes, ſi le pouls ſe concentre, ſi les extrêmités deviennent froides, & ſi l'on a donné des remèdes chauds, on doit regarder la malade preſque comme ſans reſſource.

Quand la mauvaiſe pratique, l'uſage du vin, du caffé, des liqueurs & autres cauſes, ont ſupprimé l'écoulement des vuidanges & porté l'incendie dans tout le corps de la matrice, ou dans une partie, il n'y a point de tems à perdre.

L'on fera tenir la malade au lit dans le plus grand repos, couchée ſur le dos, les jambes un peu écartées & les genoux pliés, parce que c'eſt dans cette ſituation que la matrice ſe trouve le moins gênée; on lui recommandera le ſilence & la tranquillité d'eſprit, comme des conditions très-néceſſaires pour ſa guériſon, ſes couvertures ſeront légéres, & ſi l'on en a d'autres que celles de plumes, il faudra les

employer; ſi c'eſt pendant l'été, un ſimple drap ſuffira pour la couvrir.

Pour guérir cette funeſte maladie, les Médecins propoſent trois indications.

La premiére eſt d'arrêter l'engorgement des vaiſſeaux, d'empêcher le progrès de l'inflammation, & de modérer la violence de celle qui eſt faite.

La ſeconde de relâcher les fibres tendues & criſpées de la matrice, afin qu'elles ne gênent plus ou gênent moins le cours de la circulation. La troiſiéme, de calmer la douleur qui augmente tous les accidents, & qui eſt la cauſe principale de l'érétiſme des fibres de la matrice.

La premiére de ces indications, eſt la plus preſſante, on la remplira par la ſaignée du bras, que l'on répétera pluſieurs fois, promptement & abondamment, ſur-tout dans le commencement, ſelon les dégrés de la maladie, & ſi l'état & les forces de la malade le permettent.

La petiteſſe du pouls, & le froid des extrémités qui arrivent quelquefois dans le commencement de la maladie, ne doivent point empêcher l'uſage de la ſaignée, parce qu'ils ſont des accidents ordinaires qui conſtituent une

eſpéce de fiévre qui arrive dans l'inflammation de la matrice ; on n'y aura donc point d'égard, quand elle ſera d'ailleurs fortement indiquée.

La plûpart des ſages-femmes s'élévent contre la ſaignée du bras, chez une femme accouchée, elles s'imaginent qu'elle eſt funeſte & pernicieuſe ; elles ont tellement cette opinion à l'eſprit, que ſi une femme que l'on a ſaignée vient à mourir, elles diſent auſſitôt que cette ſaignée a été sûrement la cauſe de ſa mort ; leur ignorance les empêche de connoître ſa grande néceſſité, il ne faut néanmoins pas héſiter un moment de le faire ſi l'on veut ſauver la vie ; je le répéte, il n'y a pas de tems à perdre, tout dépend du commencement.

La ſeconde indication conſiſte à employer une boiſſon copieuſe de ptiſane adouciſſante & rafraîchiſſante, telles que les ſuivantes, parmi leſquelles on choiſira celle que l'on pourra faire le plus aiſément.

La ptiſane que l'on fait avec une poignée d'orge, après l'avoir bien lavée auparavant dans de l'eau chaude, & que l'on fait bouillir dans un pot d'eau, juſqu'à ce que le grain eſt crevé, & ſur chaque pinte de laquelle on ajoute un

demi gros de nître, eſt très-bonne.

Celle faite par une décoction de racines de guimauve & de nénuphar.

L'eau de poulet qui ſe fait en écorchant un poulet, de la groſſeur du poing que l'on fait cuire dans un pot d'eau.

Les émulſions faites avec les amandes & les ſemences froides: on prend trois ou quatre onces d'amandes douces que l'on pele dans l'eau chaude, on les pile dans un mortier avec une once de ſemences de melon ou de courge, & on y ajoute peu-à-peu une chopine d'eau, on paſſe à travers un linge double, on reprend les mares, on les pile de nouveau avec une autre chopine d'eau, & on recommence juſqu'à ce que l'on ait employé au moins un pot d'eau.

On peut encore donner de la limonade, mais il faut qu'elle ſoit très-légére, elle ſe fera avec le jus d'un citron, un pot d'eau & peu de ſucre.

On donnera par jour quatre lavements émollients; ils ſe feront avec la décoction de graine de lin bouillie dans l'eau, ou avec des racines de guimauve, ou avec les feuilles de mauve, de guimauve, bouillon-blanc & de violette, auxquels on ajoute une ou deux onces d'huile d'a-

mandes douces, ou avec du petit lait.

Au cas que l'on manqueroit de toutes ces choſes, on s'en tiendra aux lavements d'eau tiéde.

Il faut auſſi injecter de ces décoctions dans le vagin, & même dans la matrice, parce que ſi elles n'entroient que dans le vagin, elles feroient peu d'effet, parce qu'elles ſortiroient tout de ſuite, il faut pourtant s'en contenter, quand l'inflammation eſt au col de la matrice, & qu'elle touche ſon orifice; mais quand il eſt libre & qu'il peut recevoir le bout de la canulle, il faut tâcher de pouſſer l'injection dans la cavité de la matrice, pour la rendre plus efficace, & l'on ſe comportera avec beaucoup de douceur, d'adreſſe & d'attention pour ne point bleſſer la matrice, qui eſt alors d'une extrême ſenſibilité.

La troiſiéme indication s'accomplira par des cataplaſmes & des fomentations émollientes.

Ces cataplaſmes ſeront faits avec des herbes émollientes telles que la mauve, la guimauve & autres de pareille nature que l'on fera bouillir juſqu'à pourriture, on les étendra ſur un linge épais, on les arroſera d'huile, & on les appliquera ſur le bas-ventre & le ventre: on en peut

faire aussi avec la mie de pain & le lait, ou avec de la graine de lin.

Lorsque la sensibilité de la matrice est si grande que les malades ne peuvent pas soutenir le poids des cataplames, on employera des fomentations adoucissantes telles que la décoction d'herbes dont on vient de parler, ou avec le lait chaud, dont on bassinera le ventre & le bas-ventre, & on y appliquera un linge trempé dans ces décoctions.

Il faut continuer tous ces remèdes, & il faut insister dans leurs usages sans se rebuter, jusqu'à ce que la partie se détende, & qu'en se détendant, elle procure une diminution dans les douleurs.

Quand la maladie ne céde pas, on en vient aux narcotiques ou somnifères; mais c'est à un Médecin à les ordonner, il deviendra trop difficile d'expliquer à des sages-femmes qui n'ont aucune connoissance des maladies, quand & comment il les faut employer.

On ne doit nourrir la malade qu'avec des bouillons très-légers de veau, ou ce qui vaut mieux, la simple eau de poulet; quelque sévére que soit cette diette, quelque foible que la

malade paroiſſe, on doit s'en tenir à ce régime pendant les quatre ou cinq premiers jours, & on n'y ajoutera du bœuf que quand on aura des preuves certaines de la diſſipation de la maladie, encore vaudroit-il mieux ſe contenter d'ajouter du ris au bouillon, ſans y rien changer d'ailleurs.

Comme il eſt intéreſſant d'entretenir le cours des urines, ſur chaque pinte de bouillon & de ptiſane, on ajoutera un demi gros de ſel de nître purifié, ou du ſel de prunelle, ou du ſel ſédatif de Homberg, par-là on modérera l'ardeur de l'urine & celle de l'inflammation.

Quand on eſt parvenu à détendre les vaiſſeaux par les ſaignées, les lavements, les injections dans la matrice, les topiques & fomentations faites ſur le ventre & le bas-ventre, que les douleurs de l'inflammation commencent à ſe calmer, on doit travailler à vuider les premiéres voyes; l'on y réuſſit en faiſant prendre à la malade une médecine qui ſe fait avec deux onces & demie de manne que l'on fait fondre dans deux gobelets de petit lait, ou quatre onces de caſſe fraîche en bâton que l'on concaſſe & que l'on fait infuſer également dans deux

gobelets de petit lait, que l'on fait prendre en deux fois à deux ou trois heures d'intervalle, en ajoutant à cette derniére un demi gros de nître.

Ces légers purgatifs emportent ou diminuent les redoublements qui sont les plus grands dangers du mal, en ce qu'ils ménacent la matrice d'un nouvel engorgement.

S'il survient quelques pertes en rouge ou en blanc sur la fin de la maladie, il faudroit bien se garder de les arrêter, on regarderoit les écoulements comme des ressources que la nature procure pour dégorger la matrice, & on les laisseroit subsister, à moins qu'ils ne continuassent trop longtems.

Je n'ai pu me dispenser d'entrer dans le détail général de cette maladie, de donner une idée de la méthode que l'on doit suivre, & des seuls remédes qui lui conviennent; car si malheureusement l'on donne quelques remédes chauds, pour forcer la sortie des vuidanges, dans ce moment, l'on ôte toute espérance de guérison, & il est certain que l'on ne peut éviter la mort.

OBSERVATION I.

De l'accouchement d'une femme dont le bras de l'enfant étoit arraché.

JE ne rapporte cette obſervation qu'afin qu'une ſage-femme n'ait pas le malheur de tomber dans une pareille faute.

Le 25 août 1756, l'on vint me chercher pour aller à trois lieuës d'ici, pour délivrer une femme ; y étant arrivé, je demandai à la ſage-femme quelle partie l'enfant préſentoit, elle me répondit que c'étoit la main, mais qu'ayant eſpéré d'avoir l'enfant, en la tirant de toutes ſes forces, elle avoit arraché le bras qu'elle me montra.

Je tâchai de lui faire connoître ſon ignorance, & l'impoſſibilité qu'il y avoit de pouvoir ainſi délivrer une femme, & voulant ſans perdre de tems faire cette beſogne qui ne me paroiſſoit pas aiſée, je graiſſai ma main droite de beurre, je la conduiſit dans la matrice avec le plus de douceur qu'il me fut poſſible, je la paſſai ſur la poitrine & de-là ſur le ventre, juſ-

qu'à ce que je trouvai un pied que j'amenai au passage, ce qui me guida pour aller chercher l'autre que j'eus bientôt, & de suite je tirai l'enfant avec plus de facilité que je n'avois d'abord espéré; c'étoit une fille.

Mais quel fut mon étonnement, celui de la sage-femme & de toutes les personnes qui étoient présentes, quand nous vîmes que cet enfant n'étoit pas mort: je pansai aussitôt la playe, j'employai tous les moyens possibles pour tâcher de lui conserver la vie, mais malgré tous les secours que je pus lui donner, il périt un quart-d'heure après.

Quel horrible spectacle de voir un pauvre enfant encore vivant ayant un bras arraché! Quels remords ne doit pas avoir une sage-femme dans une pareille circonstance? Quels reproches n'a-t'elle pas à se faire d'une témérité aussi impardonnable?

Je me suis encore trouvé depuis ce tems-là dans quatre autres accouchements où les enfants avoient un bras arraché, mais je ne les ai pas tirés vivants de la matrice, ils se sont trouvés morts; & cette mort ne provenoit certainement que de la mauvaise manœuvre de la sage-femme.

C'eſt pourquoi, quand l'on trouve une main au paſſage, il faut bien ſe garder de la tirer, parce que l'on rend l'accouchement beaucoup plus difficile, & l'on expoſe l'enfant à une mort preſque certaine. Si l'on ne ſe ſent pas en état de faire cette opération, qui ſouvent eſt la plus difficile de toutes, il faut ſans délai appeller du ſecours.

OBSERVATION II.

De l'accouchement d'un enfant dont le cordon ombilical ſortoit avant la tête.

LE 23 février 1759, je fus appellé chez un Bourgeois de cette ville pour délivrer ſa femme ; le cordon ombilical ſe preſentoit le premier ; la ſage-femme prudente ayant dit au mari l'état des choſes, & qu'elle ne répondoit pas que l'enfant viendroit au monde vivant, il ſe détermina à me prier d'aller chez-lui.

J'eſſaiai de tenir le cordon dans la matrice, & de faire enſorte que la tête de l'enfant prît ſa place, en le tenant aſſujetti par le bout de

mes doigts, dont les ongles étoient extrêmement rognés (comme cela doit être dans tous les accouchements), mais les maux opérant peu, & le cordon s'échapant toujours à chaque douleur, & chaque fois que je retirois mes doigts, je prévis qu'il ſeroit difficile de conſerver la vie de l'enfant, ou du moins qu'il y auroit un très-grand danger, c'eſt pourquoi je pris le parti de le retourner pour le tirer par les pieds, ce que je fis avec ſuccès; ſi j'euſſe travaillé différemment, l'enfant ſeroit peut-être péri comme cela eſt arrivé dans l'obſervation ſuivante.

Le cordon ombilical contient des vaiſſeaux dont les uns ſont deſtinés à porter le ſang de la mere à l'enfant, pour lui ſervir de nourriture, les autres rapportent le réſidu du ſang de l'enfant à la mere, par une circulation continuelle. Quand ce cordon ſe trouve comprimé par la tête de l'enfant, ou que le froid extérieur y a coagulé le ſang, il faut néceſſairement qu'il périſſe, puiſque la circulation du ſang abſolument néceſſaire pour vivre ſe trouve interceptée.

D'ailleurs le cordon étant ainſi comprimé par la tête; les ſangs qui y abonde de tous côtés par la veine & par les arterres ombilicales, le gon-

gonflent extraordinairement, & forment un nouvel obstacle à la sortie de l'enfant, & le raccourcissement nécessaire qui arrive alors à la partie qui tient à l'arrière-faix, cause souvent par le tiraillement qui en résulte le décollement entier du placenta, avant que l'accouchement se termine.

Toutes ces raisons font donc bien sentir qu'il est indispensable aussitôt que le cordon ombilical commence à paroître, d'accoucher la femme le plutôt possible.

OBSERVATION III.

De l'accouchement d'un enfant dont le cordon ombilical sortoit avant la tête.

LE 29 mars 1759, je fus appellé dans un village pour accoucher une femme; l'enfant présentoit le cordon ombilical & la tête, comme celui de l'observation précédente; j'y sentis encore le battement des artèrres, l'enfant conséquemment n'étoit pas mort, la malade avoit des gros maux qui se succédoient continuellement; je tins ce cordon assujetti avec le

bout de mes doigts, & je penſois que la tête ne lui permettroit bientôt plus de s'échaper, parce qu'elle avançoit beaucoup au paſſage: mais je fus trompé, le cordon que je croyois ne plus ſentir, ſe gliſſa de nouveau; mais la tête ſe trouvoit alors trop engagée au paſſage pour pouvoir aller chercher les pieds; l'accouchement ſe termina donc de la ſorte, & l'enfant étoit mort.

Si à mon arrivée j'euſſe retourné l'enfant, il n'auroit certainement pas perdu la vie; mais je voulois épargner cette opération & les douleurs à la mere, dans l'eſpérance que j'avois de réuſſir, en laiſſant aller les choſes comme elles ſe préſentoient; cette eſpérance mal établie fut cauſe de la mort de l'enfant.

Il y en a qui prétendent qu'il peut quelque fois arriver qu'un enfant viendra au monde vivant, quoique le cordon ſe préſente le premier, & que cela arrive quand l'accouchement eſt très-prompt, que l'on tient le cordon chaudement, & qu'il ne ſe trouve pas exactement comprimé par la tête; c'eſt dans ce cas que l'on peut eſpérer que l'accouchement ſera heureux.

Cette méthode n'eſt pas conforme à la ſaine

pratique, cela est très-rare & presque impossible; c'est pourquoi quand le cordon ombilical se présente, le plus sûr pour sauver la vie à l'enfant, est d'aller chercher les pieds.

OBSERVATION IV.

De l'Accouchement d'une femme qui étoit dans une perte de sang.

LE 30 janvier 1760, j'ai été appellé pour accoucher une femme qui étoit depuis deux jours dans une perte de sang considérable: pour en reconnoître la cause, je conduisis mes doigts, graissés de beurre frais, dans le vagin, d'où je tirai plusieurs caillots de sang qui y étoient arrêtés; & les ayant avancés un peu plus avant, je distinguai aisément l'arrière-faix qui se présentoit au passage, qui étoit détaché du fond de la matrice & descendu hors de l'orifice externe; alors j'en fis l'extraction; aussitôt je portai la main dans la matrice pour chercher un pied que je tirai le plus promptement qu'il me fut possible, & je baptisai l'enfant sous condition sur ce pied; j'allai ensuite chercher l'autre

que je trouvai plié ſur le ventre, je le dégageai doucement, & je tirai l'enfant qui étoit fort foible, à cauſe de la grande quantité de ſang que la mere avoit perdu; je le crus mort, cependant au moyen des remédes employés dans pareille circonſtance, qui ſont ceux que j'ai enſeignés dans le chapitre quatriéme, il ſe rétablit, & la mere recouvra auſſi une ſanté parfaite.

L'on doit remarquer que dans toutes les occaſions où il y a perte de ſang, il faut que l'accouchement ſe faſſe très-promptement, tant à cauſe du ſang que la malade a perdu, qu'à cauſe de celui qu'elle perd encore pendant l'accouchement, juſqu'à ce qu'elle ſoit délivrée. Mais cependant qu'il eſt de tous les accouchements contre-nature, celui, ſelon moi, qui eſt le plus aiſé à faire quand les eaux ne ſont pas encore écoulées ou qu'elles le ſont depuis peu, parce qu'il eſt bien plus aiſé de tourner un enfant quand la matrice eſt humectée, tant des eaux que des humeurs mucilagineuſes qui s'y trouvent, que quand elle eſt séche, ce qui arrive quand les eaux ſont ſorties depuis quelques jours.

L'on doit encore obſerver que dans cet accouchement la perte étoit cauſée par le décollement total de l'arrière-faix d'avec la matrice, & qu'il deſcendoit juſques dans le vagin; dans ce cas il faut le tirer dehors, ce qu'il ne faudroit pas faire s'il ſe trouvoit à l'orifice interne de la matrice, dans ce dernier cas il faudroit le ranger à côté, pour qu'il ne gênât pas dans l'opération.

OBSERVATION V.

D'un Accouchement accompagné d'une perte de ſang.

CEtte obſervation ne vient pas de moi, mais l'ayant lûe dans pluſieurs Auteurs dignes de foi, & le cas pouvant arriver, il eſt à propos que l'on en ſoit inſtruit, pour ſauver la vie à une mere & à ſon enfant.

Je fus appellé, (dit l'un de ces accoucheurs) pour une demoiſelle enceinte de huit mois ou environ, qui ſouffroit une grande perte de ſang depuis dix à douze jours. Après avoir conſidéré l'état pitoyable où je la voyois, je greſſai

mes doigts & la touchai, je ſentis le vagin & les orifices de la matrice pleins de grumeaux de ſang, je les évacuai & je gliſſai mes doigts plus avant, où je ſentis l'orifice interne ouvert à paſſer trois doigts, fort mol, tendre & délié; je ſentis l'arrière-faix que je remarquai avoir été formé à cet orifice interne, parce qu'il y en avoit encore une partie qui y étoit attachée. Alors il n'y eut plus de doute que cette poſition de l'arrière-faix ne fût cauſe de la perte de ſang à cauſe de ſon décollement.

Dans cette fâcheuſe circonſtance, je fis appeller quelqu'un avec moi pour délibérer, parce que je craignois beaucoup, tant pour la malade, que pour ſon enfant, à cauſe de l'abondance du ſang qu'elle avoit perdu.

A l'arrivée d'un de mes confréres, nous fimes notre pronoſtic, auparavant que d'entreprendre cette opération, que c'étoit une femme morte ſi on ne l'accouchoit; mais qu'elle pouvoit auſſi périr dans le travail, à cauſe de ſa grande foibleſſe; après quoi je conduiſis la main dans la matrice, j'en détachai l'arrière-faix encore adhérent à quelque partie de l'orifice interne, je le rangeai de côté, l'accouche-

ment ſe termina par les pieds, & l'enfant ſortit encore en vie, qui fut baptiſé par le curé qui étoit dans la chambre; la malade fut bien ſoignée & ſe rétablit.

Je n'ai jamais vu cette poſition de l'arrière-faix; les ſages-femmes ſavent qu'il eſt ordinairement placé dans le fond de la matrice; mais cependant on ne peut douter que quelquefois il ſe trouve à la circonférence de ſon orifice interne, c'eſt-à-dire à l'endroit oppoſé à celui où il eſt ordinairement, & où la matrice s'ouvre pour le paſſage de l'enfant.

Quand ce paſſage commence donc à s'ouvrir, l'arrière-faix ou placenta ſe partage, en même tems les vaiſſeaux qui entrent dans ſa compoſition, ſe caſſent, le ſang par ſa circulation y allant de nouveau, ſe perd de même en abondance, & la malade périt bien-tôt avec ſon enfant ſi on ne la ſecoure.

Si l'arrière-faix ne ſe partage pas pour la ſortie de l'enfant, il faut néceſſairement ſe faire jour au travers; dans l'un & l'autre cas il arrive toujours une perte conſidérable.

OBSERVATION VI.

De l'Accouchement d'un enfant sorti de la matrice, excepté la tête.

L'On s'apperçoit que mon but dans mes observations, ne tend qu'à l'instruction des sages-femmes; c'est pourquoi je ne leur parlerai que des accouchements qui auroient les suites les plus fâcheuses, si elles n'étoient instruites comme il faut s'y comporter quand elles ne seront pas à portée d'avoir le secours d'un chirurgien accoucheur; les autres espéces d'accouchements peuvent souffrir du retard & attendre l'arrivée d'un accoucheur; d'ailleurs ce n'est pas mon plan de leur en parler actuellement.

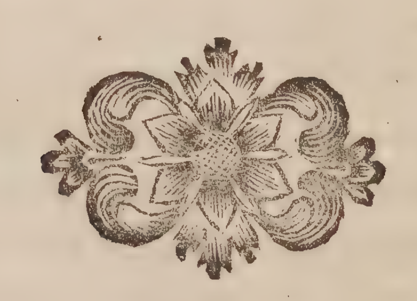
Le 18 mai 1762, j'accouchai une femme dont l'enfant étoit sorti excepté la tête; cet enfant s'étoit présenté par les pieds; la sage-femme s'étoit très-bien conduite dans cette opération, jusqu'au moment qu'il falloit faciliter la sortie de la tête de l'orifice interne de la

matrice ; la poitrine & le vifage étoient en deffous, & l'accouchement auroit eu le plus grand fuccès, fi elle n'avoit pas négligé, ou pour mieux dire, fi elle eût été inftruite que dans cette occafion, il faut, quand l'enfant eft forti jufqu'aux épaules, faifir le moment d'une douleur, afin que la tête puiffe prendre la place, en recommandant à la malade de pouffer de toutes fes forces, ou fi, le paffage fuffifamment large, elle eût laiffé les bras le long de la tête de l'enfant.

Ayant fait fon poffible pour achever cet accouchement, & après avoir tiré la tête de l'enfant pendant près d'un quart d'heure, la crainte la faifit, fes forces s'épuiférent, & pria que l'on vint me chercher. Etant arrivé, je trouvai l'enfant noir & livide, conféquemment mort, parce qu'il étoit étranglé par la contraction de l'orifice interne de la matrice. Voici comment je m'y pris pour délivrer cette femme : je fis mettre fous fes feffes une nappe pliée en quatre doubles, je fis paffer à chacun de fes côtés deux perfonnes, afin de la foulever par le moïen de cette nappe quand je le dirois ; j'ordonnai à une autre femme de prendre l'enfant au deffus

des genoux, pour le tirer doucement, tandis que je dégagerois la tête, & j'en vins à bout en très-peu de tems, en mettant un de mes doigts dans la bouche de l'enfant, pour dégager le menton, qui souvent fait le seul obstacle, je passai l'autre main sur la nuque de l'enfant, & par ce moyen je le tirai aussi-tôt.

Si la sage-femme avoit suivi cette méthode, l'enfant seroit venu au monde vivant, si elle avoit mis la tête de façon que le visage regardât plutôt la cuisse que le fondement, elle n'auroit pas été retenue, parce que, comme je l'ai dit, le grand diamêtre du bassin répond dans cette situation au grand diamêtre de la tête, & l'enfant par conséquent éprouve plus de facilité à sortir; il faut bien prendre garde, en voulant dégager le menton, de tirer trop violemment la machoire, on pourroit la disloquer.



OBSERVATION VII.

De l'Accouchement d'un enfant qui présentoit la tête.

LE 1 juillet 1762, l'on vint d'un village voisin me consulter pour une femme âgée de quarante ans; l'enfant se présentoit depuis trois jours dans une bonne situation, sans que l'accouchement se terminât. Je conseillai de la faire saigner, & d'amollir les parties avec des graisses émollientes; le lendemain matin j'appris que ces remédes n'avoient point eu de succès, & que la malade demandoit à me voir. Je me rendis auprès d'elle; après avoir examiné la situation de l'enfant, je remarquai qu'elle étoit naturelle, & que la raison pour laquelle l'accouchement étoit tardif, provenoit de la grosseur de la tête, & du peu d'ouverture qu'il y avoit dans la femme. Comme elle n'avoit plus de douleurs fortes, & que les eaux étoient écoulées depuis quelque tems, je me déterminai à retourner l'enfant & l'amener par les pieds. Je

doutois si je pourrois réussir, néanmoins je ne voyois d'autre moyen de lui sauver la vie. J'introduisis la main dans la matrice, je repoussai la tête autant que je pus le faire, après quoi j'allai chercher les pieds. La premiére partie qui se présenta, fut un genou, je le suivis jusqu'au pied, & je l'amenai au passage, je l'ondoiai sous condition; quand je voulus aller chercher l'autre pied, je le rençontrai qui se présentoit à l'orifice interne, je l'amenai avec l'autre, je croyois trouver beaucoup de difficulté quand ce seroit au tour de la tête, mais je fus agréablement trompé. Ayant fait tenir l'enfant par la sage-femme, je lui faisois tirer tandis que je tenois deux de mes doigts dans la bouche & une main sur la nuque, & l'enfant sortit qui étoit mort.

Je procédai ensuite à l'extraction de l'arrière-faix que je n'eus pas de peine d'avoir. La malade s'est ensuite très-bien portée, & a été rétablie au bout de quinze jours.

Il y a dans cette opération des choses essentielles à examiner; il faut, avant de travailler, élever les fesses de la femme, de façon qu'elles soient plus hautes que la tête & la poitrine; quand on repousse la tête de l'enfant, il faut

porter la main jusques sur l'épaule, parce qu'en le poussant par la tête, on pourroit lui enfoncer le crâne; on éléve les fesses, pour que la matrice tombe du bassin dans le bas-ventre, où elle est plus au large, & que l'enfant retombe vers le fond de la matrice, ce qui fait que la tête est moins fortement appliquée contre le bord de l'orifice où elle est comme accrochée.

Si la femme a des douleurs, on attend ce moment pour mettre le sommet de la tête au milieu du passage; mais si l'on ne peut en venir à bout, soit à cause que la femme n'a plus de douleurs, soit à cause de quelqu'autre obstacle, il n'y a alors d'autre ressource que de le retourner & l'améner par les pieds.

OBSERVATION VIII.

De l'Accouchement d'un enfant qui étoit arrêté par les épaules.

LE 17 juillet 1762, je fus appellé dans un village pour secourir une femme; la tête de l'enfant étoit sortie depuis plus de cinq heures, mais la largeur & la grosseur de ses épau-

les furent cause que la sage-femme, d'ailleurs très-âgée, ne put venir à bout d'achever son ouvrage. Je trouvai la malade dans un état déplorable, parce que les efforts qu'elle avoit faits inutilement l'avoient épuisée au point qu'elle avoit peine à parler.

Je me mis donc en devoir de la délivrer, je conduisis mes mains le long des côtés de la tête de l'enfant; étant arrivé au col, je le trouvai si serré par la contraction de l'orifice interne de la matrice, que je jugeai que j'aurois peine d'y faire passer le doigt *index*, c'est pourquoi, avant d'y éprouver, je mis une main sous le menton, & l'autre sur le derrière de la tête; mais cette épreuve fut inutile, les épaules ne suivoient pas. En conséquence, ne pouvant ainsi venir à bout de ma besogne, je changeai de batterie, je coulai, avec cependant beaucoup de difficulté, un doigt de chaque main sous les aisselles de l'enfant, je vins à bout de débarasser les épaules, en les tirant de côté & d'autre, & j'achevai ainsi cette difficile opération.

J'entortillai ensuite le cordon autour de deux doigts de ma main gauche, je conduisis la

droite dans la matrice, où je détachai un gros arrière-faix.

La mort de l'enfant arriva par l'ignorance de la ſage-femme; dans une pareille occaſion, il ne faut pas s'opiniâtrer à tirer la tête, cette pratique eſt d'autant plus dangereuſe qu'elle eſt nuiſible à l'enfant, parce qu'on lui cauſe une luxation des vertébres du col qui lui eſt mortelle; mais il faut avoir recours à celle que j'ai employée, ce qui ſe fait aiſément avant que la matrice ſoit reſſerrée autour du col.

Si j'avois été appellé d'abord, j'aurois ſauvé l'enfant, ou du moins je n'aurois pas eu tant de peine à le faire ſortir, parce que la difficulté venoit encore de ce que les parties de la malade étoient très-enflées par les attouchements fréquents & continuels que la matrône & pluſieurs autres femmes avoient faits.



OBSERVATION IX.

De l'Accouchement d'un enfant qui préſentoit les pieds, & dont les talons étoient tournés du côté du fondement de la mere.

LE 4 janvier 1764, je me rendis chez un bourgeois de cette ville, pour ſaigner ſa femme qui étoit dans les douleurs de l'enfantement ; j'obſervai qu'elles étoient légéres, lentes, & qu'elles ne ſe terminoient pas vers les parties & le fondement. Je la ſaignai, après quoi j'ordonnai à la ſage-femme de la toucher, pour ſavoir ſi elle ſentoit quelque partie de l'enfant, elle me dit qu'elle n'en ſentoit aucune; je penſai auſſitôt que l'accouchement ne feroit pas naturel, j'en avertis le mari, qui me pria de reſter.

Je voulus connoitre par moi-même l'état de la choſe, en conſéquence j'introduiſis le doigt *index* dans le col de la matrice, dans ce moment il ſurvint une douleur, les eaux s'écoulerent en abondance, & il ſe préſenta un pied;

la

la matrice ſe trouvant aſſez ouverte, j'y introduiſis la main, & à l'aide du premier pied, j'eus bien-tôt trouvé le ſecond, & les ayant pris au deſſus des malléoles ou chevilles, je les tirai en les tenant l'un près de l'autre, & à meſure que j'avançois, je le retournois pour le mettre ſur le côté, de façon que ſon viſage regardât moins le fondement de la mere que ſa cuiſſe. L'enfant arrivé au haut de la poitrine, je dégageai les bras l'un après l'autre, avec le plus de douceur & le moins de violence qu'il me fut poſſible, & je terminai cet accouchement avec tout le ſuccès que j'avois eſpéré, & en très-peu de tems.

On remarquera que quand les douleurs ſont lentes & légères, qu'en touchant une femme, les membranes ne préſentent pas une ſurface platte & ronde, mais au contraire une poche allongée, que quand à l'extrémité du doigt l'on ne ſent pas un corps dur & rond, que l'on doit préſumer que l'enfant eſt mal tourné.

Je ne dégageai les bras l'un après l'autre, que parce que je prévoyois que la paſſage ſouffriroit une trop grande diſtenſion pour leur ſortie avec celle de la tête.

Je n'ai fait l'extraction de l'enfant par les deux

pieds, parce qu'en cherchant le ſecond pied, je le trouvai auſſi-tôt; mais ſi cette manœuvre eut pû cauſer des douleurs à la femme, parce qu'il auroit été éloigné, j'aurois fait mon opération en tirant l'enfant par un pied ſeul.

On doit juger par-là qu'il n'eſt pas toujours néceſſaire de porter la main dans la matrice pour aller chercher l'autre pied. Il faut cependant prendre garde que la jambe qui eſt en dedans ne vienne pas de travers, parce qu'en tirant on pourroit la rompre, ce qui n'arrive pas quand elle vient couchée ſur le ventre de l'enfant, dans ce cas il n'arrive jamais d'accidents; & pour en être aſſuré, on coule ſes doigts le long de la jambe & de la cuiſſe que l'on tient, pour reconnoître ſi l'autre vient.

FIN.

APPROBATION.

NOUS Préſident & Doyen du Collège-Royal de Médecine de cette Ville, Chevalier de l'Ordre du Roi, &c. certifions que nous avons lû avec autant d'attention que de ſatisfaction, un ma-

nuſcrit intitulé : *Inſtruction pour les ſages-femmes , ou méthode aſſurée pour aider les femmes dans les accouchements naturels & laborieux , par M.* CHARLES-GABRIEL *DIDELOT, Maître en Chirurgie , Chirurgien Juré aux rapports , & Stipendié à Bruyères ;* que nous avons trouvé cet ouvrage bien écrit , très-inſtructif , non-ſeulement pour les matrônes de village , mais auſſi pour celles des villes , & par conſéquent très-utile; que nous eſtimons qu'il mérite d'être imprimé & répandu ; pour cet effet il ſera à ſouhaiter que M.r Doridant , Lieutenant-général , & MM. les Magiſtrats de Bruyères fiſſent la dépenſe d'en diſtribuer des exemplaires dans les lieux de leur juriſdiction , il en réſultera un avantage infini qui rejaillira ſur les femmes groſſes & ſur les enfants , enfin ſur la population ; d'ailleurs l'auteur mérite la plus parfaite confiance, tant par égard

à ſon zèle qu'à ſa capacité & expérience dans l'art des accouchements.

A Nancy le 22. avril 1769.

Signé BAGARD, *Cenſeur-Royal.*

APPROBATION.

Mr. Didelot ayant deſiré ſavoir ce que je penſois de ſon ouvrage ſur l'art des accouchements, je déclare qu'il m'a paru écrit avec méthode & clarté, que j'en crois la lecture avantageuſe & utile aux matrônes de la campagne, & que je ne ſaurois qu'applaudir au deſir qu'il a de le rendre public par la voie de l'impreſſion. Nancy 26 février 1770.

Signé GANDOGER de Foigny, *D. M. Profeſſeur d'Anatomie, Chirurgie & Botanique en l'Univerſité de Lorraine.*

De l'imprimerie de H. Thomas, pere & fils, Imprimeurs.


fig. I.
fig. II.
fig. III.
fig. IV.
fig. V.


3
20
2

